

Bibliothèque numérique

medic @

Sue, Pierre. Eloge historique de M. Devaux, célèbre chirurgien de ce siècle,...

Amsterdam, Paris, chez Vincent, 1772.

Cote : 90945 t. 15 n° 2



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé (Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?90945x15x02>

ELOGE
 HISTORIQUE
 DE M. DEVAUX,
 CÉLÈBRE CHIRURGIEN
 DE CE SIÈCLE;

AVEC des Notes, & un Extrait raisonné de
 ses différens Ouvrages.

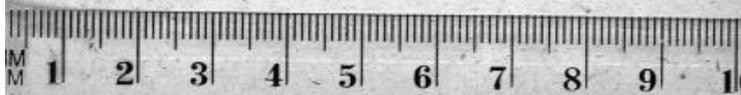
Par M. SUE le jeune, Maître en Chirurgie, Chirurgien
 ordinaire de l'Hôtel-de-Ville, Professeur-Démonstrateur
 d'Anatomie & de Chirurgie à l'École pratique, &c.

*Dùmque thymo pascentur apes, dùm rore cicadae,
 Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt.*
 VIRGIL. Bucol. Ecl. V, v. 77 & 78.



A AMSTERDAM,
Et se trouve
 A PARIS,
 Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des
 Mathurins, Hôtel de Clugny.

M DCC LXXII.



ELOGE
HISTORIQUE
DE M. DEVAUX,
CÉLEBRE CHIRURGIEN
DE CE SIÈCLE;
AVEC DES NOTES, & UN EXTRAIT RAISONNÉ DE
SES DIFFÉRENS OUVRAGES.
Par M. DE LA FAYE, Médecin en Chirurgie, Chirurgien
ordinaire de l'Hôtel-de-Ville, Professeur d'Anatomie
à l'Académie de Chirurgie & de Médecine à l'École de
Chirurgie.
D'un grand format, avec figures, &c. &c.
Se vend chez les Libraires, & chez les
Vendeurs de Livres, à Paris, &c. &c.
A AMSTERDAM,
chez M. DE LA FAYE,
à PARIS,
chez M. DE LA FAYE, Libraire-Éditeur, rue de
la Harpe, &c. &c.
M D C C LXXII.



AVANT-PROPOS.

ON ne peut disconvenir que, dans cette multitude innombrable de noms & de faits que l'Histoire nous a transmis, il y en a plusieurs qui auroient pu, & même qui auroient dû rester ensevelis dans la plus profonde obscurité. Que d'éloges, par exemple, ont immortalisé les noms de gens qui n'avoient donné lieu à parler d'eux, que par quelque coup du sort aveugle dans ses dispensations, ou par quelque démarche qui, malgré tout son éclat, n'avoit contribué en rien au bonheur de la société ! C'a été, sans doute, pour remédier en quelque façon, dans leur ordre, à un tel abus, que les moines de Cîteaux, assemblés capitulairement, firent un statut par lequel il fut ordonné que, vu le grand nombre des leurs, dont on faisoit habituellement l'éloge, & dont les noms avoient été inscrits au catalogue des saints, on ne poursuivroit dorénavant la canonisation d'aucun, de peur que la trop grande quantité n'en fit baisser le prix, *ne multitudine sancti vi-*

A ij

lescerent in ordine, ainsi qu'il est dit dans le capitulaire.

M. l'abbé *d'Olivet*, qui nous a fourni cette anecdote (a), désireroit que nos académies fissent un statut dans ce goût-là, « parce qu'à force, dit-il, de multiplier nos héros, les véritables y perdront, & les faux n'y gagneront pas. » Cette idée singulière de l'Académicien François peut avoir son mérite; on ne peut cependant disconvenir qu'il y a, en général, une très-grande injustice, & même de l'ingratitude à laisser dans l'oubli la mémoire de ceux qui ont joué un grand rôle sur le théâtre de ce monde, dans quelque genre d'emploi, dans quelque espèce de travail qu'ils se soient distingués. Je vais plus loin, & je soutiens qu'il y a même de la gloire à s'acquitter de ce devoir envers eux : car enfin, comme l'a très-bien remarqué *Plin le Jeune*, quand on assure l'immortalité aux grands hommes, on se la donne à soi-même; & il n'est pas plus glorieux de mériter une statue, que de la faire dresser à celui qui la mérite (b).

(a) *Mélang. histor. & philol.* par M. Michault, Tome I; p. 22 & suiv.

(b) *Cujus immortalitati prospexit, pariter & sua. Neque*

AVANT-PROPOS. v

Mais parmi les hommes illustres auxquels nous devons procurer, autant qu'il dépend de nous, la célébrité dûe à leurs grands travaux ou à leurs rares découvertes, il en est quelques-uns qui ont droit d'exiger plus particulièrement nos hommages. Quand on devroit m'accuser de partialité, ou d'enthousiasme pour l'état que j'ai embrassé, je ne puis m'empêcher de mettre au nombre des grands hommes dont je parle, ceux qui s'appliquent à une science, ceux qui pratiquent un art qui a pour objet la conservation de l'état sain des citoyens, ou le rétablissement de leur santé dérangée. J'ai ici pour moi le témoignage d'un auteur ancien, des plus respectables, de *Cicéron*, qui, dans le même sens, a dit que rien n'approchoit plus les hommes des dieux, que de rendre la santé à leurs semblables : *Hominēs ad deos nullā re propiūs accedunt, quā salutem hominibus dando*. N'est-ce pas, en effet, rendre à sa patrie les services les plus essentiels, que de lui conserver ses sujets, de les arracher des portes du trépas, & de les faire jouir de la santé, seul bien que l'homme ait à desirer dans sa

enim magis decorum & insignis est statuam habere, quā pōnere. Plin. Lib. I, epist. 17.

vj AVANT-PROPOS.

vie, & vers lequel doivent tendre tous ses vœux & toutes ses démarches ?

On sent assez, d'après les réflexions que je viens d'exposer, ce qui m'a déterminé à entreprendre l'Eloge que je présente aujourd'hui au Public. J'ai cru qu'il recevrait avec plaisir l'histoire simple, mais vraie, des actions & des vertus d'un Chirurgien zélé pour le progrès de son art, célèbre par ses écrits, & dont la mémoire enfin est encore chère à plusieurs des membres qui composent notre collège. D'ailleurs, j'ai regardé comme une espèce de justice de chercher à immortaliser celui qui, comme j'aurai occasion de le dire plus amplement par la suite, a immortalisé plusieurs de ses confrères, par la composition d'un ouvrage curieux & utile, seul capable de faire la réputation d'un homme moins laborieux, & moins attaché à son état, que ne l'étoit M. DEVAUX.

Il est de mon devoir d'indiquer ici les principales sources où j'ai puisé les matériaux qui m'ont servi à composer cet Eloge. J'ai d'abord retiré une grande utilité d'un Mémoire instructif sur la Vie & les Ouvrages de JEAN DEVAUX, qui est inséré dans la première partie du huitième

AVANT-PROPOS. vij
tome des Mémoires de Littérature &
d'Histoire du P. *Desmolets*. Mais ce Mé-
moire, quoique très-bien fait à certains
égards, laisse encore beaucoup à désirer
sur plusieurs points, soit de la vie, soit
des ouvrages de l'auteur que nous avons
entrepris de louer; c'est ce qui est claire-
ment prouvé par un autre Mémoire manuf-
crit sur la vie du même auteur, que nous
avons actuellement sous les yeux, écrit de
la main d'une personne qui étoit très-liée
avec M. DEVAUX, & qui s'étoit fait
un devoir, lui ayant survécu, de jeter
sur le papier les principaux traits de sa vie,
avec une esquisse légère de ses mœurs,
de son caractère & de sa manière de vi-
vre. Feu mon pere conserva long-tems ce
Mémoire dans ses papiers; & c'est à la
découverte que j'en ai faite, qu'est prin-
cipalement dûe l'idée qui m'est venue de
composer cet Eloge.

Le premier Mémoire dont nous avons
parlé, & qui est intitulé *Eloge historique*,
est de l'abbé *Goujet*, cet homme de lettres
connu par nombre d'ouvrages, & princi-
palement par sa Bibliothèque Françoise,
universellement estimée des sçavans. Le
principal but que s'étoit proposé cet au-
teur, en publiant l'Eloge de M. DEVAUX,

A iv

c'étoit de célébrer la mémoire d'un homme avec lequel il avoit toujours été intimement lié, & dont la mort l'avoit sensiblement affecté. On en jugera par un fragment de la Lettre qu'il écrivit au P. *Desmolets*, en lui envoyant l'Eloge de son ami. Voici ce qu'il lui marque : « Je vous » envoie, Monsieur, l'Eloge historique » d'un auteur très-célèbre dans son genre, » qui m'a long-tems honoré de son amitié, » & que la mort vient de nous enlever. » Une main plus délicate que la mienne » auroit pu orner son tombeau plus élégamment ; mais j'ose dire que personne » ne pouvoit le faire avec plus de sincérité & d'affection. » Cette Lettre honore autant la personne qui l'a écrite, que celle qui en est le sujet.

Après les deux Mémoires dont nous venons de parler, plus que suffisans pour servir à l'éloge d'un homme dont les ouvrages seuls sont capables d'éterniser la mémoire, il est presque inutile de dire que nous avons aussi consulté les Mémoires composés par le P. *Nicéron*, qui, dans son douzième tome, fait une mention honorable de notre Auteur, & de ses ouvrages, dont il rend un compte assez exact. Nous nous croirions très-répréhensi-

AVANT-PROPOS. ix

bles, si nous ne parlions pas aussi d'un Mémoire latin manuscrit, que M. *Bertrand*, un des Membres les plus distingués de la Faculté de Médecine de cette ville, a bien voulu nous confier, qui est un abrégé de la vie de notre Auteur, composé par M. *Bertrand* pere, & dont nous aurons occasion de parler dans le cours de cet ouvrage.

Je n'ai pas prétendu, en composant cet Eloge historique, faire une pièce d'éloquence ni un panégyrique: j'ai seulement voulu faire connoître les actions & les vertus d'un homme célèbre, & donner une histoire abrégée de ses ouvrages. il y a plus de six ans que cet Eloge est composé; & je n'ai différé à le publier, que parce que j'espérois toujours que quelqu'un de nos confreres l'entreprendroit: persuadé enfin qu'un homme qui a passé toute sa vie dans l'exercice de la chirurgie qu'il a illustrée par ses écrits, dans un tems sur-tout où elle renfermoit dans son sein si peu d'écrivains; persuadé qu'un maître de l'art, un ancien Prévôt qui a célébré tous ses prédécesseurs, méritoit au moins qu'on tirât sa mémoire de l'espece d'oubli dans lequel elle sembloit ensevelie, je me suis déterminé à mettre cet Eloge au grand jour, quoique je

⌘ AVANT-PROPOS.

sentisse bien la foiblesse de mes forces pour une telle entreprise. Mais les renseignements que des personnes de l'art ont bien voulu me communiquer, les manuscrits que je conserve de l'auteur dont je parle, l'approbation flatteuse d'ailleurs dont deux de nos plus grands maîtres ont bien voulu marquer cet Eloge, & que je rapporte ici, m'ont enhardi, & m'ont décidé à risquer les frais de l'impression.

Pour ne pas interrompre ce discours par une nomenclature sèche ou même raisonnée des différens ouvrages de M. DEVAUX, j'ai cru devoir en faire un article séparé, que je mettrai à la suite de ce discours. J'ai fait plus: convaincu que rien ne fatigue davantage les lecteurs que le récit de certains faits ou certaines réflexions d'un Auteur, qui semblent couper le fil d'un discours, je les ai rejettés en notes au bas des pages, afin qu'on ne fût pas obligé de les lire avant d'avoir fini un *à lineâ*, qui est ordinairement le terme d'un sens achevé.



*APPROBATION de M. MORAND, de
l'Académie Royale des Sciences, Chevalier de
l'Ordre du Roi, ancien Secrétaire de l'Académie
Royale de Chirurgie, &c. &c.*

J'AI lu avec grand plaisir l'*Eloge historique de
M. DEVAUX, célèbre chirurgien de ce siècle,*
par M. SUE le jeune, maître en chirurgie, &c. &c.
M. DEVAUX avoit bien mérité de l'art par beau-
coup d'Ouvrages utiles: M. Sue nous en donne
l'extrait dans cet Eloge fort bien écrit, & très-
digne de l'approbation publique. A Paris, ce 19
Mars 1772.

MORAND.

*APPROBATION de M. TENON, Professeur
royal au Collège de Chirurgie, de l'Académie
royale des Sciences, &c. &c.*

J'AI lu avec plaisir l'*Eloge intéressant de M.
DEVAUX, par M. SUE le jeune, maître en
Chirurgie, &c. &c.* Puiffe l'exemple que l'on y
donne de cet homme de bien qui consacra une
partie de sa vie, & des talens réels, à perfection-
ner les écrits d'autrui, être imité! A Paris, ce 22
Mars 1772.

TENON.

LISTE DES OUVRAGES
PUBLIÉS PAR M. DEVAUX.

1^o. *Ouvrages composés par lui-même, ou auxquels il a travaillé.*

[N. B. Les Ouvrages marqués d'une * sont ceux dont M. Devaux n'a été que l'éditeur, ou auxquels il a travaillé.]

Le Médecin de soi-même, in-12,	1682
Découverte sans Découverte, in-12,	1684
* L'art de saigner, in-12,	1689
Factum sur les Accouchemens, in-4 ^o ,	1695
* Observations chirurgicales de <i>Saviard</i> , in-12,	1702
L'Art de faire les Rapports, &c. in-12,	1703
<i>Index funereus Chirurgorum</i> , in-12,	1714
Dissertation sur l'Opération Césarienne,	1720
* Traité complet des Accouchemens, &c. in-4 ^o ,	1722
* Traité complet de Chirurgie, 3 vol. in-12,	1722
* Anatomie de <i>Palsin</i> , in-8 ^o ,	1726
Dissertation sur la Chirurgie des Accouchemens,	1727
* Anatomie de <i>Dionis</i> , in-8 ^o ,	1728
* Le Chirurgien-Dentiste, 2 vol. in-12,	1728
Supplément au Dictionnaire de Bayle, <i>manuscrit</i> ,	

2^o. *Ouvrages traduits par M. DEVAUX.*

Les Elémens de Médecine de <i>Bontekoë</i> , 2 vol. in-12,	1698
Pratique médicale de <i>Jean Gladbach</i> , in-12,	1704
Maladies vénériennes de <i>Mufitan</i> , 2 vol. in-12,	1711
Liste funèbre des Chirurgiens, <i>manuscrit</i> ,	
Anatomie d' <i>Heister</i> , in-12,	1724
Dissertations de M. <i>Deidier</i> , in-12,	1725
Aphorismes d' <i>Hippocrate</i> , 2 vol. in-12,	1727
Abrégé de la Médecine pratique d' <i>Allen</i> , 3 v. in-12,	1728
(a) Traité des Médicamens de <i>Boerhaave</i> , in-12,	1729
Emménologie de M. <i>Freind</i> , in-12,	1730
Traité de la Gonorrhée, par <i>Cokburn</i> , in-12,	1730
Maladies vénériennes de <i>Vercelloni</i> , in-12,	1730
Maladies aiguës des Enfans, par <i>Harris</i> , in-12,	1730

(a) Ces cinq derniers Ouvrages n'ont été publiés qu'après la mort de M. Devaux.



ELOGE
DE
M. DEVAUX.

PREMIERE PARTIE.

JEAN DEVAUX, maître en chirurgie, & ancien prévôt du collège royal de chirurgie de Paris, naquit dans cette ville, le 27 Janvier de l'année 1649. *Jean Devaux*, son pere, étoit un des membres les plus distingués de ce collège : son éloge est tracé en peu de mots dans l'*Index funereus* ; & voici comme le fils célèbre la mémoire de son pere dans cet ouvrage immortel (a) : *Jean Devaux* le pere, Parisien,

(a) *M. Joannes Devaux, pater, Parisinus, solidâ pietate, morum candore, comitate, & modestiâ conspicuus. Omnibus societatis honoribus minùs uti voluit, quàm dignus videri. Nullus venarum sessionem diutius peregit ac solertius ; nullus majori rerum incuriâ divitibus æquè ac egenis operam contulit. A fortunatis mercedem oblatam non recusans, egenis ex arte & ex aere succurrens, ab ingratis nihil efflagitans, cunctis semper acceptus fuit. Nihil usquàm de se arroganter*

» étoit recommandable par une solide piété ;
 » par la candeur de ses mœurs, par son ur-
 » banité & par sa modestie. Il aima mieux pa-
 » roître digne de tous les honneurs de sa com-
 » pagnie, que de les tourner à son avantage. Il
 » fut le plus habile chirurgien pour la saignée,
 » & fagna plus long-tems que tout autre. Per-
 » sonne ne secouroit les pauvres comme les ri-
 » ches avec plus de désintéressement. Il ne re-
 » fusoit pas les honoraires que lui offroient les
 » gens fortunés, & secouroit les pauvres de son
 » art & de son argent : n'inquiétant jamais ceux
 » qui étoient ingrats envers lui, il fut toujours
 » aimé de tout le monde. Peu prévenu en fa-
 » veur de lui-même, il ne chagrinoit jamais les
 » autres par des discours offensans : on l'a, au
 » contraire, souvent vu vanter de toutes ses
 » forces, comme irrépréhensibles, ceux qui
 » avoient commis quelque faute grave. Nulle-
 » ment orgueilleux dans la prospérité, patient
 » & courageux dans l'adversité, n'ayant rien à
 » se reprocher, sans curiosité pour les choses
 » qui ne le regardoient pas, uniquement oc-
 » cupé de celles qui le regardoient, il mena
 » une vie toujours égale. Ayant pratiqué, avec

*fatus, nusquam alios molestis sermonibus anxios fecit : imò ;
 graviore culpa notatos pro virili inculpato venditavit. In prof-
 peris minimè exultans, in adversis patiens & longanimis, de
 nihilo sibi conscius, ad se non spectantium incuriosus, suis
 operibus unice attentus, vitam semper egit æqualem. Arte suâ,
 quâ plurimum delectabatur, ad annum usquè octogesimum-
 quintum, magnâ nominis sui commendatione exactâ, à pro-
 bis & sanctis desideratus, ab egenis destitutus, mortuus est so-
 cietatis decanus, plenus dierum in senectute bonâ, 25 Septem-
 anni 1695.*

» beaucoup de célébrité, jusqu'à sa quatre-
 » vingt-cinquième année, son art, pour lequel
 » il avoit beaucoup de zèle, il est mort, le
 » vingt-cinq Septembre de l'année mil six cent
 » quatre-vingt-quinze, regretté des gens de
 » bien, & pleuré par les pauvres. Il étoit le
 » doyen de sa compagnie. » Cet éloge, le plus
 parfait qu'on puisse faire d'un citoyen vertueux,
 qui a fourni avec autant de mérite une carrière
 aussi longue, pourroit paroître suspect dans la
 bouche d'un fils, si nous ne nous hâtions de
 prévenir nos lecteurs que nous sçavons de très-
 bonne part que ce portrait n'est nullement flatté,
 & que chaque trait, qui peint le chirurgien
 françois, est véritable, & le représente tel qu'il
 étoit pendant sa vie (b). Quel exemple pour
 DEVAUX le fils ! quel modèle à suivre ! car, il
 faut en convenir, suivant la remarque d'un
 grand génie, rien n'égale la force des impres-
 sions que l'on reçoit dans le premier âge : c'est
 alors que les organes se forment, & à mesure
 qu'ils se développent, ils se montent sur un ton
 convenable aux connoissances qu'on doit ac-
 quérir par la suite.

M. DEVAUX fit ses premières études avec
 beaucoup de succès ; ce qui vint en partie d'une
 grande disposition innée en lui pour les scien-

(b) L'abbé Goujet s'explique encore plus clairement sur
 les talens de cet habile chirurgien. « Jean Devaux le pere,
 » dit-il, après avoir long-tems & utilement servi le public,
 » fut généralement pleuré, après sa mort, des gens de bien
 » qui connoissoient sa religion, & des pauvres qui en
 » avoient ressenti les effets, par les secours de toute sorte
 » qu'il en avoient reçus. »

ces ; car jamais peut-être jeune homme n'offrit des talens plus prématurés. Un esprit vif & net, & une facilité admirable, qui le dispensoit en quelque sorte de l'application communément nécessaire, lui firent parcourir d'un vol rapide & presque sans effort cette carrière des études, ordinairement si pénible & si épineuse pour tant d'autres. On lui fit d'ailleurs comprendre combien il étoit avantageux pour lui de bien commencer, & de ne pas s'exposer à apprendre toute sa vie, & avec dégoût, ce qu'il auroit d'abord mal appris, dans un tems où un peu d'application aux premiers principes répandent des charmes sur toutes les études suivantes. Il profita de ces conseils ; & , dans un âge où les autres commencent à peine à faire les premiers pas vers le sentier épineux des sciences, il étoit déjà en état, par la force de son génie, de pénétrer jusqu'à la subtile métaphysique cachée sous les règles de la grammaire, & de ranger méthodiquement dans sa mémoire les faits historiques & mythologiques que lui présentoient les poètes & les historiens qu'on lui faisoit lire (c).

Cette jeune plante croissoit & embellissoit à vue d'œil, pouffoit des fleurs qui faisoient es-

(c) Il nous vient, à ce sujet, une réflexion qui nous a paru frappante, c'est que les premières années des hommes qui parviennent à une grande supériorité, dans quelque genre de sciences que ce soit, se ressemblent communément assez : beaucoup d'esprit, beaucoup d'application, des progrès surprenans : c'est toujours le même récit, à quelques variétés accidentelles près ; & nous conviendrons volontiers, avec *Pope*, qu'il n'y a ensuite que le plus ou moins d'invention qui distingue & subordonne les grands génies entr'eux.

pérer

pérer des fruits dignes de la tige dont elle sortoit; espérance bien flatteuse pour un pere qui fondoit sur de si belles apparences la douceur de sa vie & le repos de ses vieux jours. Il ne fut pourtant pas assez heureux, dans le commencement, pour voir la maturité des fruits répondre à la promptitude des fleurs. La vérité, que nous voulons être la base de cet Eloge, ne nous permet pas de dissimuler que les premières années de M. DEVAUX, après sa sortie des études, furent pour lui & pour son pere un tems d'orages & de tempêtes : le premier se laissa aller à la fougue des passions qu'une jeunesse inconsidérée inspire & entretient, & le dernier ne fut pas le maître, pendant quelque tems, d'arrêter un torrent qu'une chute précipitée entraînoit vers sa ruine. Mais, si les premières années de la jeunesse de M. DEVAUX furent consacrées à son penchant pour le plaisir, & à la haine extrême qu'il avoit pour toute contrainte, ce qu'il fit ensuite le justifie pleinement de ses premiers écarts, qui, au reste, venoient plutôt, comme il l'a avoué plusieurs fois depuis, de son extrême amour pour l'indépendance, & peut-être même de certains obstacles qu'il rencontra du côté de ses parens, que du vice de son cœur, ou d'un penchant décidé pour le libertinage.

Il fallut enfin que le jeune DEVAUX fit choix d'un état. Ses parens, qui le destinoient à la chirurgie, voulurent qu'il ne pensât plus à d'autres études qu'à celles qui pouvoient le rendre habile dans cet art. Son pere sur-tout desiroit avec ardeur que, comme son fils aîné, il sou-

B

tint la gloire & la réputation qu'il avoit acquise par ses travaux & son habileté dans sa profession. Mais M. DEVAUX ne se sentoit aucun attrait, aucun goût pour la médecine en général, & encore moins pour la chirurgie, dont il avoit même une secrète averfion, principalement à cause de ses opérations. Quoique le pere fût assez absolu dans ses volontés, le fils ne pouvoit s'empêcher de lui témoigner souvent ses répugnances (d). Seroit-il absurde de penser que cette obstination constante des parens de M. DEVAUX à vouloir qu'il fît choix d'un état pour lequel il n'avoit que du dégoût, fut en partie la cause des égaremens de sa jeunesse? Que de jeunes gens menent tous les jours une conduite encore plus dérangée, sans avoir à alléguer des prétextes aussi plausibles en apparence!

Quoi qu'il en soit, le pere de M. DEVAUX n'ayant eu aucun égard ni à ses répugnances ni à ses représentations, & le fils ne pouvant par lui-même former un établissement, sans le secours de ses parens, il fut obligé d'obéir. Il sembloit que le pere découvroit dans son fils, à travers les dégoûts qu'il témoignoit pour

(d) Les Egyptiens, ce peuple antique & sage, avoient fait une loi qui ordonnoit aux fils d'embrasser la même profession que le pere avoit exercée. Cette loi devoit entraîner après elle bien des inconvéniens, parce qu'en forçant les enfans de courir la même carrière que leur pere, elle étouffoit souvent des inclinations dont peut-être l'objet eût été plus utile à la patrie, & rendoit inutiles des talens précieux, qui sont le plus ordinairement un heureux don de la nature, & non les fruits laborieux d'une étude souvent aussi pénible dans ses recherches, qu'ingrate & trompeuse dans ses effets qui en résultent.

son état, toutes les semences des talens qui l'y ont en effet rendu, par la fuite, si illustre; il sembloit qu'il prévît qu'en le forçant de cultiver ces talens, contre son inclination actuelle, il lui préparoit pour l'avenir le seul état qui lui fût convenable, & que la nature lui avoit destiné. « Un pere sage, dit à ce sujet l'abbé *Goujet*, » prudent & expérimenté, qui a le soin d'étudier les dispositions naturelles de ses enfans, » est ordinairement plus capable de les décider » sur le choix d'un état, qu'une jeunesse imprudente, qui, en se déterminant elle-même par » de certains goûts vagues & passagers, embrasse presque toujours un parti auquel elle » n'étoit point propre, & qui souvent est pour » elle, par la fuite, un sujet de regrets continuels, mais inutiles. M. DEVAUX a souvent » avoué depuis, continue l'abbé *Goujet*, que » son pere avoit eu raison de se servir, à son » égard, de toute son autorité, & qu'il lui savoit gré d'avoir contraint une inclination qui, » au fonds, ne venoit que d'un certain amour » pour le plaisir, qu'on ne pouvoit trop tôt réprimer, par une application sérieuse à l'étude (e). » Nous croyons que cet aveu de

(e) L'abbé *Goujet* allégué, en cet endroit, différens motifs pour justifier les oppositions de M. DEVAUX aux volontés de son pere: nous regardons comme au moins inutile de les détailler ici. Il en est pourtant un qui mérite que nous le relevions, pour l'honneur & la gloire de notre collège, parce qu'il nous a paru un peu hasardé par cet abbé. Il dit que ce qui détournoit principalement le jeune DEVAUX de la chirurgie, c'étoit le peu de bonne-foi & de science, jointes à une hardiesse surprenante, qu'il appercevoit dans un grand nombre de chirurgiens ses contemporains.

B ij

M. DEVAUX prouve, non pas que son pere fit bien en voulant le faire chirurgien malgré lui, mais que l'averfion du fils n'étoit que l'effet d'une caufe étrangere, paffagere, & non, comme on dit, un défaut de vocation.

La volonté & l'autorité de fon pere ayant donc contraint le jeune homme d'embrasser la chirurgie, il commença par s'appliquer à l'étude de la chirurgie théorique; & il en prit les leçons fous *Claude David* le fils, qui fut depuis premier chirurgien de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, & qui auparavant étoit fort en vogue pour la faignée. *Claude David* étoit, en outre, un chirurgien très-expérimenté, & joignoit à fes profondes connoiffances, tant dans la théorie que dans la pratique de fon art, une merveilleufe facilité à s'exprimer fur les fujets même les plus arides. Ses leçons étoient claires & précifes: poffédant bien ce qu'il enfeignoit, jamais on ne le voyoit héfiter ou s'arrêter fur un mot (f). M. DEVAUX commença à s'apper-

rains. Un reproche auffi grave méritoit au moins d'être étayé de quelque preuve; & nous ne pouvons imaginer par quelle raifon l'abbé *Goujet* s'est décidé fi légèrement à diffamer, dans un ouvrage public, les chirurgiens de la fin du dernier fiécle. Bien-loin qu'il existe aucune preuve de cette accusation, il n'avoit qu'à parcourir l'*Index funereus*, composé par celui dont il a fait l'Eloge; & il y auroit vu des monumens ineffaçables, des preuves fans replique de l'habileté & des connoiffances des chirurgiens de ce tems-là, qu'il traite tous inconfidérément de charlatans.

(f) On lit cet article, fur le maître dont nous parlons, dans l'*Index funereus*: *D. Claudius David, filius, Parisinus, antiquus prapofitus, D. Mariæ-Theretiæ Austriacæ, Francorum reginæ, Ludovici magni conjugis augustæ, fuerat*

cevoir, sous cet excellent maître, qu'il avoit quelque disposition pour l'état dans lequel on le forçoit d'entrer. Plus il suivoit les leçons de *David*, plus il sentoit naître en lui du goût pour une science qu'il avoit d'abord eue en horreur. Il fut donc redévable aux précieuses leçons & aux sçavantes conversations du judicieux *David* de la résolution qu'il prit de se consacrer à la chirurgie. Mais ce fut pour lui un bonheur de plus d'être accueilli de la faveur de son maître, qui commença même à le préconiser & à lui faciliter les moyens de se faire connoître; car il ne faut pas s'attendre, suivant la remarque d'un auteur ancien, quelque supérieur que soit le génie d'un homme, qu'il puisse se tirer de la foule & se distinguer, s'il manque d'occasions ou de patron (g). Le jeune *DEVAUX*, ayant eu le bonheur de réunir tous les avantages capables de le conduire à une grande réputation, en profita très-utilement, comme on le verra dans le cours de cet Eloge, & encore plus amplement dans l'extrait raisonné des différens ouvrages for-

olim chirurgus primarius. Scholasticus peritus, & antequam inter aula chirurgos fuisset cooptatus, in venarum sectione celebranda Lutetia famâ insignis. Obiit undecimâ die Maii anni 1700. « Claude David le fils, Parisien, ancien pré-
» vôt, autrefois premier chirurgien de Marie-Thérèse
» d'Autriche, reine de France, épouse de Louis le Grand,
» étoit un maître habile; &, avant d'être du nombre
» des chirurgiens de la cour, il avoit joui, a Paris, d'une
» grande réputation pour la saignée. Il mourut le 11 de
» Mai 1700. »

(g) *Nequè enim cuiquam tam clarum statim ingenium est, ut possit emergere, nisi illi materia, occasio, fautor etiam commensatorque contingat. Plin. lib. 6. ep. 23.*

ris successivement de sa plume féconde ; pendant l'espace d'environ soixante années qu'il travailla assiduellement , tant dans son cabinet qu'au dehors , à la théorie & à la pratique de la chirurgie.

Il commençoit déjà à être répandu dans le public , lorsqu'en 1695 il perdit son pere. Il sentit vivement cette perte ; & , pour la réparer en quelque sorte , il s'appliqua plus que jamais à faire revivre en lui-même toute la probité & l'habileté d'un homme qui avoit si long-tems & si utilement servi le public , & qui en mérita l'estime pendant sa vie , & les regrets après sa mort.

M. DEVAUX , par ses dispositions naturelles , étoit plus en état que personne de remplacer son pere. La nature , avare des talens qu'elle dispense , ne laisse , à la vérité , guères de sujets dans une entière destitution : s'il y en a qui ne paroissent bons à rien , c'est plutôt faute de culture que de naturel ; mais aussi elle allie rarement deux ou plusieurs talens ensemble : ceux à qui elle accorde cet avantage sont ses favoris : ce sont des hommes privilégiés , dont on peut dire , avec un poète payen , « que Jupiter les aime , & qu'ils ont » été pétris d'un meilleur limon : » *Pauci quos æquus amavit Jupiter, &c.* M. DEVAUX s'est trouvé dans le cas de cette heureuse exception ; & le fond de son caractère ayant toujours été extrêmement solide , il alla droit aux connoissances utiles. Il y avoit déjà long-tems qu'il s'étoit apprivoisé avec la chirurgie pratique , pour laquelle il avoit eu d'abord une si grande aversion ; & il n'y réussissoit pas moins que dans la théorique.

L'abbé *Goujet* dit avoir entendu dire à plusieurs d'entre ses confrères, qu'il avoit toujours été auffi habile de la main que de la plume, & que les consultations qu'on lui demandoit de tous côtés, lui prenoient beaucoup de tems.

La fuite de sa vie nous fait voir qu'il possédoit effectivement à un degré éminent l'art si nécessaire, mais si peu pratiqué, de bien employer le tems. Comment auroit-il pu, sans cela, vaquer, avec autant d'exactitude qu'il le faisoit, aux soins que demandoient de lui le grand nombre de malades qui se mettoient entre ses mains, & composer tant d'ouvrages où l'on ne voit rien de cette précipitation qui caractérise ceux qui cherchent plus à être auteurs qu'à se rendre utiles? Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs autres auroient eu peine à suffire à ce qu'il expédioit seul; & jamais ses ouvrages particuliers n'ont fait de tort à ses fonctions publiques. Quel secret employoit-il donc pour se tirer avec succès de tant d'occupations différentes? Pour le comprendre, il faut se rappeler ce que nous avons déjà dit plus haut, qu'il avoit reçu en partage de la nature un esprit vif, pénétrant, saisissant l'idée des choses à la simple lecture, & en outre une facilité merveilleuse tant pour écrire que pour parler. En dévorant les livres, il ne laissoit pas de s'en approprier la substance, & d'en tirer, pour ainsi dire, le suc. Il démêloit sur le champ ce qu'il y avoit de neuf dans un ouvrage, & qui méritât son attention; il passoit avec rapidité sur tout le reste. Pour mettre même l'utile à profit, il le barroit aussi-tôt, ajoutoit ses remarques en marge, & cotoit le tout

dans son recueil. J'ai dans ma bibliothèque un de ses livres (la *Pathologie de Verduc*) ainsi paraphé & noté de sa main (h).

Ce qui contribuoit encore à rendre M. DEVAUX si laborieux, c'est qu'il ne pouvoit souffrir l'oisiveté, & qu'il étoit aussi prompt dans l'exécution que dans le dessein. Plusieurs jours entiers passés à lire, à méditer ou à écrire, dans un tems où les infirmités & l'âge l'empêchoient de se livrer avec autant d'ardeur aux occupations du dehors, bien loin de l'abattre & de l'appesantir, sembloient, au contraire, lui donner une nouvelle vigueur & de nouvelles forces. Il avoit d'ailleurs une mémoire divine; & l'on auroit bien pu lui appliquer la même épithète que donnoit le célèbre *Bossuet* à M. *Obrecht*, préteur royal de Strasbourg, que ce sçavant évêque appelloit *epitome omnium scientiarum*. La nature, en un mot, avoit pourvu M. DEVAUX de toutes les qualités de l'esprit & du corps, qui peuvent faciliter les études de l'un, & rendre plus actifs les exercices de l'autre.

On peut juger par-là que la vie de ce chirurgien a toujours été occupée, sur-tout si on fait attention, comme nous le disions il n'y a qu'un moment, qu'il n'étoit point de ces auteurs rapides qui ont aussi-tôt enfanté que conçu, mais qu'exact, délicat, rarement content de lui-

(h) M. *Bertrand*, docteur en médecine de la Faculté de Paris, qui, comme je l'ai dit dans mon Avant-Propos, m'a communiqué un Mémoire latin sur la vie & les ouvrages de M. DEVAUX, m'a aussi prêté plusieurs livres de sa bibliothèque, qui sont tous paraphés & parsemés de remarques utiles, de la main de cet habile chirurgien,

même, il corrigeoit & retouchoit à diverses reprises ses compositions. Pensant d'une manière nette & solide, il donnoit aux choses leur juste prix, & il ne se laissoit point éblouir par les apparences. On verra, dans l'extrait que nous donnerons de son premier ouvrage, qu'il découvrit sans ménagement les fautes capitales dans lesquelles tomboient les plus grands médecins de son tems. L'opinion de la multitude lui fut toujours suspecte; &, dans tous les cas douteux, il estimoit que la vérité se trouvoit du côté du petit nombre (i).

Les différentes traductions que M. DEVAUX a données au Public, & dont nous parlerons dans la seconde partie de cet Eloge, ont prouvé suffisamment qu'il entendoit la langue latine, & qu'il écrivoit correctement la françoise; mais l'*Index funereus*, qu'il publia en 1714, & sur lequel nous nous étendrons plus particulièrement au même endroit, a fait voir qu'il n'écrivoit pas avec moins de goût & de netteté dans la première langue: la préface sur-tout est écrite avec beaucoup de délicatesse & d'élégance.

M. DEVAUX a donné, pendant toute sa vie, des marques de ce zèle désintéressé qui est plus attentif au bien des autres qu'au sien propre.

(i) Ce n'est guères, en effet, qu'en sortant du chemin battu, qu'on fait des progrès; mais bien des gens, oubliant ce précepte de l'*Horace* françois,

La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussi-tôt on se noie.

n'en sortent que pour donner dans le ridicule, & prendre quelque route singulière où ils s'égarerent,

C'est par une suite de cette inclination bienfaisante, qu'il communiquoit avec plaisir à ses confreres, & à tous ceux qui avoient recours à lui, les lumieres que l'étude & l'expérience lui avoient acquises : aussi, plusieurs chirurgiens très-célèbres n'ont-ils pas dédaigné de le consulter sur leurs ouvrages (k), & quelques-uns de l'engager même à les réformer, avant de les mettre au jour. Quoique ces sortes de revisions aient toujours quelque chose de rebutant pour celui qui les entreprend, M. DEVAUX s'y appliquoit avec autant de soin que s'il se fût agi de ses propres ouvrages. Le Traité de la Saignée de *Meurisse*, celui des Accouchemens de *La Motte*, l'Anatomie de *Palfin*, & plusieurs autres ouvrages, en fournissent des preuves non équivoques.

Le mérite de M. DEVAUX a toujours été applaudi du public, & en particulier de ses confreres. Ils lui en donnerent des preuves distinguées, en le nommant deux fois prévôt, c'est-à-dire, en le mettant, conjointement avec trois autres, à la tête de sa compagnie, pour gérer ses affaires, & présider à la réception des candidats. Beaucoup de douceur, mais en même tems une fermeté & une justice inébranlables dans l'examen des candidats qui se présentent

(k) C'est un fait que je trouve consigné dans le Mémoire manuscrit dont j'ai parlé, où il est dit que le célèbre *Dionis* le consulta plusieurs fois, avant de donner au Public son Cours d'Opérations; que les conseils de DEVAUX lui furent très-utiles, tant pour la rédaction littéraire de ses leçons, que pour la correction de plusieurs points de l'art, auxquels ils travaillèrent conjointement; ce qui ne contribua pas peu à la grande réputation de cet ouvrage.

pour être admis à la licence, beaucoup de vigilance & d'activité dans le maniment des affaires de la compagnie, une sévère attention à foutenir les droits & privilèges tant lucratifs qu'honorifiques du collège, une très-grande exactitude enfin à entretenir l'ordre & la discipline qui doivent régner parmi tous les membres qui le composent; tels sont les principaux devoirs de celui qui est élevé, dans notre corps, à la dignité de Prévôt; tels étoient aussi ceux que remplissoit, dans la plus grande rigueur, M. DEVAUX, & à la pratique desquels il sacrifioit généreusement son tems, ses peines & ses veilles. Il brilloit sur-tout dans les différens examens des candidats. Loin de chercher à les embarrasser par des questions captieuses & embrouillées, ses interrogations étoient claires, précises (1). Quelques-uns de nos anciens

(1) Certaines personnes ont prétendu qu'il étoit un peu trop sévère à l'égard des candidats, & qu'il exigeoit d'eux des connoissances qu'ils ne pouvoient encore avoir acquises. Mais comment croire cela? Les matieres des examens que nous faisons subir à nos candidats, sont fixées & l'ont toujours été par le règlement. Jamais on n'a demandé, par exemple, à un candidat, qu'il répondit, dans la tentative qui est le premier examen, à des matieres qui roulent sur la pratique, & qui sont réservées pour le dernier examen. Il en est de même pour les autres examens, tels que la semaine d'anatomie, celle d'opérations, celle des médicamens, &c. &c. Le reproche fait à M. DEVAUX est donc destitué de tout fondement: j'en tire, au contraire, une préuve bien honorable pour lui; c'est que, pendant ses prépositures, les examens furent subis avec toute la rigueur, mais en même tems toute la justice qu'exigent la nature & l'importance des fonctions dont celui qui se destine à la chirurgie demande le libre exercice.

confreres se rappellent encore avec plaisir le tems de ses préposures, & m'ont dit qu'il fut nommé d'une commune voix à la seconde; distinction bien flatteuse pour un cœur aussi sensible que le sien, & qui suffit seule pour prouver la supériorité avec laquelle il exerçoit des fonctions qui demandent certainement plus que de la bonne volonté pour les bien remplir.

C'est ici le lieu de rendre compte d'un fait que la vérité ne nous permet pas de taire, & sur lequel, faute d'éclaircissemens suffisans, nous ne pouvons porter entièrement un jugement favorable ou défavorable à l'auteur que nous célébrons. M. DEVAUX fut exilé, pendant quelques jours, à Soissons, à la fin de sa premiere prépositure. Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu pénétrer la véritable cause de cet exil. La suite de l'*Index funereus*, où se trouve un abrégé de la vie de notre auteur, n'en fait aucune mention. L'abbé Goujet dit, à la vérité, dans son Mémoire, que ce fut pour s'être opposé à la délivrance d'une somme dont le demandeur ne produisoit pour titre qu'une espece de violence que la justice n'a jamais bien connue. Mais que signifient ces paroles obscures qui ne sont suivies d'aucune explication? Quel jugement porter d'une assertion dont l'auteur ne donne aucune preuve? Nous avons heureusement quelque chose de plus précis & de plus clair à présenter sur ce sujet à nos lecteurs.

Dans le Mémoire latin que M. Bertrand a bien voulu nous communiquer, on lit ce qui suit: *In primâ præfecturâ, Sueffionibus per paucos dies fuit ablegatus, propter suam & collegarum pecuniæ sum-*

ma traditioni intercessionem , cujus summæ petitor nullam petitionis ansam præferebat , quam tamen chirurgi primarii legatus , petitoris consanguineus , legitime debitam contendebat , & cujus idcirco testimonium suspicione non vacabat. « Dans sa première » prépositure , il fut exilé pendant peu de jours à » Soissons , à cause de son opposition , ainsi que » de ses collègues , à la délivrance d'une somme » d'argent , dont le demandeur n'apportoit aucune preuve , mais que le lieutenant du premier » chirurgien , parent du demandeur , & dont , » en conséquence , le témoignage n'étoit pas sans » soupçon , soutenoit être légitimement dû. » Ce passage nous paroît une preuve sans réplique de l'innocence de M. DEVAUX : il fait voir qu'il fut le seul qui , au risque de perdre sa fortune & sa liberté , s'opposa constamment à l'injustice. Mais rien ne justifie mieux sa conduite dans cette circonstance , que celle qu'ont tenue à son égard ses confrères , lorsqu'il fut de retour de son exil. Pour le récompenser en quelque façon de la vigoureuse résistance qu'il avoit opposée aux sourdes menées de l'intrigue , & lui témoigner combien ils étoient sensibles au sacrifice qu'il leur avoit fait , ils l'éluèrent tous d'une voix prévôt pour la seconde fois. Il est bien certain qu'ils n'eussent pas placé à leur tête un confrère qu'une action quelconque eût deshonoré , & dont la juste punition & la flétrissure eussent rejailli sur tout le corps.

Les grands travaux de corps & d'esprit , auxquels se livroit sans relâche M. DEVAUX , n'abrégerent point ses jours , & n'affoiblirent point sa tête , qu'il conserva saine jusqu'au dernier

soupir. Il supportoit le travail de tête, dans un âge avancé, beaucoup plus facilement que n'auroit fait un jeune homme, d'un tempérament même robuste. Comme il avoit amassé une bibliothèque considérable, qu'il augmentoit tous les jours, & dont ses amis & ses confreres partageoient avec lui l'usage; comme de plus il s'étoit, depuis long-tems, familiarisé avec les livres, il trouvoit ses délices dans son cabinet; ceux qui venoient l'y voir ne sortoient jamais d'avec lui sans avoir appris quelque chose d'utile. Dans les dernières années de sa vie, la grosseur de ses jambes qui étoient devenues très-enflées, & la pesanteur de l'âge encore plus que celle du corps, l'empêchant de sortir aussi souvent qu'il l'eût désiré, presque toutes ses journées étoient employées à lire, ou à composer, ou à répondre, soit par écrit, soit de vive voix, aux consultations qu'on lui demandoit (m).

M. DEVAUX, né naturellement sensible aux moindres peines, aux plus légers maux, avoit besoin plus qu'un autre de quelqu'un qui sçût les adoucir en les partageant avec lui. C'est ce

(m) Mon pere avoit dans ses papiers deux ou trois consultations écrites de la main de M. DEVAUX, sur des cas assez graves. Elles ont été égarées; mais je me rappelle très-distinctement qu'il y en avoit une sur une hernie de l'estomac, maladie alors peu connue, & sur laquelle il étoit réservé à l'Académie de Chirurgie de donner, dans ses Mémoires, des détails aussi instructifs qu'utiles. Cette Consultation de M. DEVAUX étoit à-peu-près du même style que ses ouvrages: le sujet étoit discuté avec l'étendue qu'il mérite; & il donnoit sur cette maladie rare des renseignemens inconnus jusqu'alors, joints à une curieuse érudition, & à des moyens de guérison aussi sagement proposés, qu'utilement employés.

qu'il ne pouvoit rencontrer que dans une épouse vertueuse & sage, telle que celle dont il fit le choix, à l'âge de quarante-huit ans, & avec laquelle il contracta une union qui a été un vrai modèle en son genre. Il eut, en effet, le bonheur de trouver dans son épouse une compagne fidèle, qui, par la douceur de son caractère, lui procuroit mille agrémens, & s'étudioit à chasser de son esprit & de son cœur une espèce de mélancolie sombre à laquelle il étoit fort sujet, soit qu'elle vint de ses études continuelles, soit qu'elle fût l'effet même de son caractère (n); qui, par ses assiduités auprès de son mari, & par la vigilance de ses soins, le déchargeoit en outre de tout embarras domestique, de l'éducation de ses enfans, & des détails épineux du ménage.

M. DEVAUX sentoit depuis long-tems que sa fin approchoit, & il s'y préparoit en Chrétien. Mais, le jour auquel il revit un petit Mémoire

(n) Un jour, entr'autres, monsieur & madame Devaux étoient ensemble, avec une de leurs filles. M. Devaux ne disoit mot, & sembloit pensif, comme rêvant à quelque chose de très-important. Madame Devaux & mademoiselle sa fille crurent devoir le tirer de cette méditation profonde, & lui en demanderent le sujet. Elles furent fort surprises d'apprendre que le sujet des réflexions de M. Devaux, étoit la crainte qu'il avoit de les perdre, quoiqu'elles ne fussent en aucune manière malades, & l'embarras où il seroit, si un tel malheur lui arrivoit. Ce trait seul suffit pour peindre le caractère de ce chirurgien; & un homme qui va chercher jusques dans l'avenir de quoi repaître ses idées sombres & mélancoliques, a besoin, plus que personne, de gens affidés qui se fassent un devoir de le tirer de ses rêveries, & de le dissiper par tous les moyens possibles.

dont nous parlerons dans la suite, & qui contenoit très-brièvement le catalogue de ses ouvrages, avec quelques circonstances de sa vie, il eut un pressentiment que l'heure de sa mort n'étoit pas éloignée. En effet, la nuit suivante, qui étoit celle du samedi 23 Avril 1729, au dimanche 24, il sentit une oppression & une pesanteur extraordinaire à la poitrine, qui fut même si violente, qu'on fut obligé de lui faire recevoir les derniers sacremens le dimanche même. L'oppression continua toujours, malgré les prompts remèdes qu'on lui administra. Cela ne l'empêcha pas de retoucher encore le Mémoire dont nous parlions il n'y a qu'un moment; mais, succombant à la fin à la violence du mal, il mourut le lundi 2 de Mai de l'année 1729, sur les six heures du matin (o). Ainsi on peut dire que M. DEVAUX est mort les armes à la main, & dans l'exercice de la profession de sçavant, qu'il a soutenue jusqu'à la fin de sa vie avec beaucoup d'honneur & de distinction. Il fut enterré, le lendemain, dans l'église de S. Gervais, sa paroisse. Il étoit dans sa quatre-vingt-unième année. Il eut de son mariage deux filles. La cadette mourut peu de tems après avoir embrassé la vie religieuse; & l'aînée épousa un chirurgien, (M. *Chateau*,) qui l'a beaucoup soulagée dans sa vieillesse.

M. DEVAUX étoit d'une stature au-dessus de

(o) On pourroit bien justement lui appliquer ce qu'*Horace* a dit, dans une de ses odes, de *Varus*: *Cunctis ille bonis febilis occidit... Quando ullum invenient parem?* « Il est mort en emportant les regrets de tous les gens de bien... »
 « Quand trouvera-t-on son semblable? »

la médiocre : il avoit la taille pleine. On voyoit briller dans ses yeux & dans tout son visage un air de vigueur & de fanté, sur lequel il étoit naturel de fonder les espérances de la longue carrière qu'il a parcourue. La Providence féconda merveilleusement les grandes dispositions qu'il avoit pour l'étude, en lui accordant une vie exempte d'infirmités, & de ces accidens finistres qui en ébranlent toujours la tranquillité. Le calme de son esprit, l'exercice modéré qu'il donnoit à son corps, & la tempérance qu'il observoit rigoureusement dans ses repas, tempérance qu'il pouffoit quelquefois jusqu'à la diète; tels étoient les principaux soutiens de sa fanté. Peut-être ne feroit-il pas hors de propos d'y ajoûter la sévère abstinence des remèdes quelconques, contre l'abus & même l'usage desquels il s'éleva si fort dans son premier ouvrage, comme on le verra ci-après. Aussi a-t-il passé plus de cinquante ans sans prendre le moindre remède, & sans ressentir aucune incommodité capable de le retenir dans sa chambre. C'est avoir vécu un siècle, s'il est vrai, comme on le dit, que la vie consiste moins à vivre longtemps, qu'à se bien porter.

Il ne nous reste plus, pour achever de peindre le caractère, les mœurs & les vertus de l'habile chirurgien, dont la perte excitera toujours nos regrets, qu'à rassembler ici quelques traits qui n'ont pu trouver place dans le tableau que nous avons tracé de sa vie.

» L'inconstance est, dit un auteur moderne,
 » un des grands maux de l'humanité; & l'orgueil en est le vice radical. Pressés d'une foule

C

» de desirs , l'esprit & le cœur font alors dans
 » une agitation continuelle. Pour peu qu'ils s'é-
 » chappent des bornes circonscrites par l'ordre
 » général, on les voit tout-à-coup se perdre dans
 » la région des chimeres. Là, nul objet n'est plus
 » envisagé dans son véritable point de vue : on
 » ne fixe plus rien avec les yeux de la nature :
 » les principes sacrés y sont méconnus, & les
 » maximes philosophiques s'y trouvent à la tor-
 » ture. Ce n'est plus alors qu'à travers d'un télé-
 » cope ridicule & trompeur qu'on regarde & qu'on
 » juge. » M. DEVAUX fut exempt de cette espece
 d'inconstance. Cette solidité d'esprit, qui lui étoit
 naturelle, avoit fortifié son cœur contre tout
 changement fondé sur un pur caprice. Incapable
 de voltiger d'objets en objets sans se fixer sur
 aucun, il n'étoit pas de ces têtes légères, de ces
 auteurs superficiels qui ont en même tems plu-
 sieurs ouvrages sur le métier, & en quittent
 toujours un, sans l'avoir conduit à sa perfec-
 tion. M. DEVAUX n'en commençoit au contraire
 aucun, que celui auquel il travailloit ne fût en-
 tièrement achevé. Nous en avons un exemple,
 au sujet du Factum qu'il fit dans l'affaire des ac-
 coucheurs *Mauriceau & Peu*, & auquel il ne vou-
 lut jamais travailler, qu'un ouvrage, qu'il avoit
 commencé, ne fût entièrement achevé.

Il sembleroit qu'une vie aussi remplie que l'a
 été celle de M. DEVAUX, ne devoit laisser guè-
 res de tems pour les liaisons extérieures, &
 pour ces relations de société, qui aident à tra-
 cer le caractère moral de ceux qui les forment ;
 mais il n'en étoit pas ainsi de notre chirurgien :
 il avoit toutes les vertus sociales, parce qu'elles

naissent toutes de la bonté du cœur ; dont il étoit si richement pourvu. Il faisoit les délices de sa famille, de ses amis, & même de tous ceux qui étoient en commerce avec lui. C'étoit, en un mot, un de ces caractères excellens ; faits pour la société, & d'autant plus estimables, qu'ils sont très-rare (p).

M. DEVAUX étoit plein de tendresse pour sa famille ; & , dans les derniers momens de sa vie, ne pouvant plus lui faire d'autre bien que de s'employer lui-même à diminuer le chagrin qu'elle devoit avoir de le perdre ; il fut occupé alors ou à lui dire tout ce qu'on peut imaginer de plus consolant sur cette séparation nécessaire, ou à lui en cacher les approches. Généralement estimé & chéri de ses confreres, par la douceur & la facilité de ses mœurs, par son exactitude à remplir ses devoirs, par l'extrême modestie avec laquelle il parloit des choses qu'il sçavoit le mieux, par la circonspection & les ménagemens qu'il observoit en donnant les conseils les

(p) On croira peut-être que je prends ici le ton d'un panégyriste enthousiasmé de son héros, ou que l'attachement respectueux dont j'ai toujours été pénétré pour la mémoire de ce grand homme, m'en impose, & me fait parler ainsi ; mais j'en appelle à témoins ceux qui ont été à portée de le connoître, sur-tout ceux qu'il a admis aux douceurs de son commerce ; & dont quelques-uns vivent encore ; je ne crois pas qu'aucun d'eux me démente, non-seulement sur ce caractère sociable avec lequel je peins M. DEVAUX, mais même sur ce que j'ai déjà dit d'avantageux sur son compte, & sur ce qu'il me reste encore à dire : d'ailleurs, les sources où j'ai puisé sont pures & irréprochables ; & je n'avance rien qui ne m'ait été confirmé de vive voix par des confreres contemporains de notre auteur.

plus utiles , par la sincere docilité enfin avec laquelle il recevoit lui-même jusqu'aux avis les plus indifférens , il mena une vie assez tranquille ; & , s'il effuya des critiques , (car quel auteur en est à l'abri ?) elles ne l'affecterent jamais que très-foiblement. Asez sensible au succès pour en être animé , il n'étoit nullement épris de vaine gloire , nullement amoureux de ses ouvrages.

Rien n'égalait la simplicité de ses manieres , sa droiture , sa bonté , & son parfait dévouement pour ses amis. C'est peu de dire que M. DEVAUX étoit très-officieux , très-bienfaisant ; il faut ajoûter qu'au mépris de toute politique , il l'étoit à l'excès. Sur la premiere recommandation , on le voyoit en mouvement : il n'hésitoit pas de quitter ses propres affaires pour rendre service , ni d'user le crédit & la confiance que lui avoient acquis , auprès des personnes en place , ses talens & sa probité , en les employant pour quiconque lui témoignoit en avoir besoin. Il étoit enfin , dans le commerce de l'amitié , d'une tendresse & d'une fidélité si peu communes , que la prospérité ou les disgraces de ses amis étoient devenues la mesure de son repos & de sa santé.

M. DEVAUX étoit charitable , non pas de cette charité orgueilleuse qui fait acheter aux malheureux , par des duretés inhumaines , le don qu'on leur fait. Il répandoit d'abondantes aumônes , mais tellement dans l'esprit de l'Evangile qui veut que la main gauche ignore le bien que fait la droite , que toutes celles dont on s'appercevoit lui paroïssent faites en pure

perte. Il devenoit alors inquiet sur la maniere de les remplacer. La découverte de quelqu'une de ses libéralités affectoit vivement son ame ; & il n'avoit de repos que lorsqu'il entendoit dire que tel homme, qu'il avoit tiré de peine, ignoroit la main bienfaisante qui l'avoit secouru. « Madame, disoit-il un jour à son épouse, qui lui faisoit, à ce sujet, des reproches peut-être bien fondés, c'est placer notre argent au plus haut intérêt, que de le verser dans le sein des pauvres ; & les aumônes que nous faisons sont autant de moyens d'attirer sur nous & sur nos enfans les bénédictions du Ciel. » On voit, par ce discours, que M. DEVAUX étoit pénétré des véritables sentimens de la Religion. Il craignoit effectivement & servoit Dieu sans fanatisme & sans faux zèle, pratiquant les vertus essentielles du Christianisme avec cette simplicité de cœur qui est si agréable à l'Être suprême. En même tems qu'il remplissoit avec exactitude, & avec une supériorité de talens peu commune, les différens devoirs de son état, il n'étoit pas moins exact à satisfaire à ceux que lui prescrivoient la Religion & la solide piété dont il a toujours fait profession (q). « C'est cet heureux assortiment, » dit l'ingénieux *Fontenelle*, qui met le sceau

(q) L'abbé *Goujet* nous a conservé un trait singulier de la piété de M. DEVAUX. Il dit que ce grand chirurgien étant né le jour qu'on célèbre dans l'Eglise la fête de saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople, il regarda toujours ce saint évêque comme son patron, & eut toute sa vie une singulière vénération pour ce grand docteur de l'Eglise. Il ajoûte même que notre confrere en aimoit les écrits, & qu'il en faisoit assez volontiers ses lectures.

» aux grandes réputations. L'esprit & le sçavoir
» sont des éclairs qui disparoissent d'autant plu-
» tôt, qu'ils ont brillé avec plus de vivacité ;
» mais la piété & la religion font, de ceux qui
» s'y attachent, autant d'astres dont la douce
» lumiere est inaltérable. »

M. DEVAUX ne fit jamais voir plus de fermeté,
plus de grandeur d'âme, que lorsque, prêt de
rendre à Dieu une vie qu'il n'avoit employée en
partie qu'à son service, il vit d'un œil tranquille
la mort s'approcher. Il mourut avec toute la ré-
signation d'une piété sincère & éclairée, qu'on
pouvoit attendre d'un homme qui, jusqu'à sa
mort, n'avoit pas moins donné l'exemple du
côté des vertus, que de celui des connoissances.
Pour tracer enfin en deux mots l'éloge de M.
DEVAUX, il suffit de dire que la probité étoit
son caractère dominant, que la vérité étoit l'ame
de ses discours, que la justice & la droiture
étoient celle de ses actions, que la religion étoit
le principe & le but de toutes ses démarches.

Fin de la premiere Partie.



E L O G E
D E
M. DEVAUX.

SECONDE PARTIE.

Extrait raisonné de ses Ouvrages.

LE récit que nous venons de faire de la vie de M. DEVAUX, prouve qu'elle a été consacrée toute entière au bien de l'humanité; c'est ce que prouvera encore mieux l'analyse que nous allons donner des différens ouvrages sortis successivement de sa plume féconde. On peut dire de lui, qu'il a parcouru la carrière de la chirurgie avec le double mérite de praticien & d'auteur. Sous le premier rapport, il n'a été utile qu'à ses contemporains; sous le second, c'est-à-dire, par ses écrits, il est devenu utile à la postérité: c'est-là qu'on le retrouvera lui-même, & que l'on puifera ceux de ses principes qui ont servi en grande partie à réformer certaines erreurs de son siècle.

C iv

Le nombre des ouvrages qu'il a faits ou traduits est très-considérable ; c'est pourquoi nous croyons devoir les ranger sous deux différentes classes. La première renfermera les ouvrages qui lui sont propres ; & la seconde, ceux dont il nous a donné des traductions. Avant de rendre compte de ces deux sortes d'ouvrages, qu'il nous soit permis de faire ici une réflexion. Il seroit à souhaiter que les sçavans, les auteurs sur-tout, laissassent, à l'exemple de l'abbé *Boutard*, lorsque la mort nous les enleve, des mémoires exacts sur le nombre, les dates & l'occasion de leurs ouvrages ; ce seroit le moyen d'épargner bien des peines, & souvent bien des erreurs à ceux qui entreprennent de faire connoître leur vie & leurs écrits. L'espece de disette dans laquelle nous nous sommes trouvés, à cet égard, pour l'Eloge que nous publions, nous a fait sentir le besoin d'un exemple dont l'imitation seroit si utile.

ARTICLE PREMIER.

Ouvrages composés par M. DEVAUX.

LE Médecin de soi-même, ou l'Art de conserver la santé par l'instinct. Leyde, 1682. in-12.
Ce premier ouvrage par lequel M. DEVAUX débuta dans la carrière des lettres, fut imprimé à Leyde en 1682, & a été reimprimé depuis plusieurs fois. Les réflexions que M. DEVAUX faisoit sans cesse sur les abus de la médecine, lui donnerent lieu de le composer. Il a divisé

son livre en trois parties. « Mon dessein, dit-il, » est de montrer, dans la première partie du » traité que j'entreprends, que l'homme a, comme » les bêtes, ce qu'on appelle en elles l'*instinct*, » auquel il peut joindre les lumières de sa raison, » pour s'en servir avec plus d'avantage : » c'est ce qu'il appelle la *médecine naturelle*. Cette première partie est la plus courte des trois : elle est très-curieuse, par l'érudition qui y est répandue, & par les extraits des relations des voyageurs sur la médecine des Indiens & autres peuples sauvages. L'auteur a recours à différens passages tirés de *Montagne*, pour faire voir combien il est inutile d'appeller les médecins dans les maladies.

Dans la seconde partie, il prouve par quels signes l'instinct nous fait pressentir nos maladies, & il parle, par occasion, de leurs causes les plus ordinaires, & du lieu où elles ont leur siège. C'est sur-tout dans cette seconde partie qu'il s'éleve contre les abus qui régnoient de son tems dans la médecine, & contre la conduite de ceux qui l'exerçoient. Les pages trois & suivantes sont sur-tout curieuses par la manière de consulter des médecins de la fin du dernier siècle. *Rabelais* & *Scarron* n'ont pas employé dans leurs ouvrages des couleurs plus fines & plus comiques, que celles qu'emploie DEVAUX pour tourner en ridicule les médecins de son tems. Il détaille ensuite les causes tant éloignées que prochaines des maladies, & les considère sous un point de vue qui pouvoit être vrai & avoir son mérite en 1682, mais qui, de nos jours, eût été universellement rejeté, les connoissances sur cette matière s'étant perfection-

nées depuis, & étant maintenant bien différentes de ce qu'elles étoient alors. Viennent ensuite les signes par lesquels l'instinct fait prévoir à chaque particulier la plupart de ses maladies. L'auteur a entremêlé sa doctrine de récits curieux & singuliers, sur-tout par la manière dont ils sont racontés. Le premier fait voir les excès auxquels l'extrémité de la douleur peut porter un malade. Le second montre que l'impatience de guérir est souvent un obstacle au recouvrement de la santé. Le troisième apprend le désordre que peut causer, dans l'esprit d'un malade, la crainte de la mort. Le quatrième prouve que la curiosité nous éloigne de la santé, lorsque la maladie est faite. Le cinquième montre qu'il est souvent désavantageux aux malades d'être sçavans dans leurs maladies.

M. DEVAUX donne, dans la troisième partie de son ouvrage, les moyens d'éviter les maladies que l'instinct nous fait pressentir par les marques dont il a parlé dans la seconde partie. Il enseigne les secours les plus efficaces pour être son médecin à soi-même. Il s'étend beaucoup sur l'abus des remèdes, & croit, avec raison, que les plus simples sont les meilleurs, & que tout le secret consiste à sçavoir les appliquer à propos. Il accuse ici, peut-être sans raison, les médecins de trop négliger l'étude des plantes. Cette troisième partie est sur-tout consacrée à la description des moyens qu'il propose pour détruire les différentes causes des maladies qu'il a détaillées dans la seconde partie. Dans un chapitre qu'il a composé exprès sur le jugement qu'on doit porter de la chy-

mie & de ses remèdes, voici une reflexion qui mérite, je crois, d'être rapportée. « Je regarde, dit notre auteur, un médecin chymiste » donnant ses remèdes à un malade, comme un » couvreur sur le toit d'une maison, qui profite » plus du débris qu'il fait, que de la besogne » qu'il a faite, & qui, pour mettre six tuiles » sur le milieu de ce toit, en casse une centaine » qu'il fait payer au propriétaire. On peut dire » de même, ajoute-t-il, qu'un tel médecin » cause de plus grands désordres dans le corps » de son malade, que cet artisan n'en fait » au lieu où il travaille, parce qu'il est encore » plus difficile de toiser son ouvrage que celui » du couvreur, & que l'on ne reconnoît ses fautes que quand on ne peut plus y apporter de remède. » Dans le même chapitre, M. DEVAUX sévit contre l'usage où sont les moines de faire la médecine; & il prétend, avec raison, qu'il en résulte de grands inconvéniens, la dévotion & la médecine étant, pour me servir de ses propres expressions, un bâton à deux bouts, avec lequel les moines conduiroient l'homme partout où ils voudroient, sans qu'il osât rien dire.

On est fâché de voir, dans le chapitre suivant, qui roule sur l'astrologie médicinale, que l'auteur pense, avec les plus entêtés de cette folie, que les corps célestes agissent sur ceux d'ici-bas par des influences bonnes ou mauvaises, & que les astres ont sur nous, comme sur tous les corps physiques, une action directe. Il n'a pas au moins donné tête baissée dans l'erreur; & nous devons lui sçavoir gré d'avoir combattu l'idée où l'on étoit alors, qu'il falloit régler le tems de prendre

des remèdes sur la disposition des astres, dans les maladies faites & à faire. Un pas de plus, & l'erreur, qu'il n'a combattue qu'en partie, se dévoiloit à ses yeux; &, éclairé du flambeau de la vérité, il en eût détruit jusqu'aux plus profondes racines.

On imagine bien que M. DEVAUX, qui exposoit si librement, dans son ouvrage, sa façon de penser & sur la médecine & sur les médecins, ne mit pas son nom à la tête; mais il ne tarda pas à en être connu pour l'auteur. Ce n'a cependant été que quatre ans environ après la publication du *Médecin de soi-même*, qu'un sieur de la Cour fit paroître une critique de cet ouvrage, qu'il intitula: *Régime de Santé, pour se procurer une longue vie & une vieillesse heureuse, fondé sur la maxime de médecine, à lædentibus & juvantibus, contre un livre intitulé, Le Médecin de soi-même*. Il la dédia à M. Boucherat, alors Chancelier & Garde des sceaux. Mais il n'y est question de ce dernier ouvrage que dans la préface & dans les huit premières pages, encore n'est-ce que pour dire qu'il ne prétend nullement critiquer un ouvrage que les médecins n'ont pas cru devoir réfuter; ce qui nous dispense d'en dire davantage.

Nous finirons nos remarques sur ce premier ouvrage de M. DEVAUX, en faisant observer qu'il n'en a jamais voulu personnellement aux médecins, & qu'il a toujours estimé & même respecté ceux qui joignoient à la probité l'étude & l'expérience. Il a eu lui-même un frere médecin, pour lequel il eut toujours beaucoup de considération. Il n'a toujours crié que contre les abus,

mais jamais contre les personnes, excepté contre les empyriques & les charlatans, comme on va le voir dans l'ouvrage suivant.

II. *Découverte sans Découverte. Paris, 1684. in-12.* Deux années après la publication du *Médecin de soi-même*, c'est-à-dire en 1684, M. DEVAUX trouva une occasion de se montrer tel qu'il s'étoit annoncé dans son premier ouvrage, ennemi de toute charlatanerie, & amateur de la véritable médecine. Voici quelle fut cette occasion. Un chirurgien ordinaire de Monsieur, nommé *de Blegny*, donna cette année une brochure intitulée : *Découverte du véritable Remède Anglois pour la guérison des Fièvres*. M. DEVAUX, ayant lu cette brochure, crut y appercevoir non une véritable découverte, mais plutôt une affiche raisonnée de charlatanisme. Ennemi juré de tout ce qui en avoit la moindre empreinte, il crut devoir censurer cet écrit, & fit imprimer en conséquence une dissertation critique, intitulée : *Découverte sans Découverte*. Nous n'avons pu, malgré toutes nos recherches dans les bibliothèques tant publiques que particulières, nous procurer cette brochure, qui n'est pas même à la bibliothèque du roi. Nous ne pouvons donc porter aucun jugement certain sur sa composition & la manière dont elle est rédigée : tout ce que nous sçavons, d'après le récit de l'abbé *Goujet*, c'est qu'elle empêcha le public d'être trompé, & fit demeurer dans l'oubli qu'il méritoit l'ouvrage du sieur *de Blegny*.

III. *Factum sur les Accouchemens. Paris, 1695.* Entre les diverses routes que les hommes se sont frayées pour passer de l'ignorance au sçavoir ;

la plus épineuse en apparence n'a pas laissé d'être la plus fréquentée : c'est celle du genre d'étude auquel on a donné le nom de *critique*. Elle étoit même presque la seule science qu'on connût encore long-tems après l'époque fameuse du renouvellement des lettres. Les *Saumaifes*, les *Scaligers*, les *Bochartis*, & tant d'autres grands hommes s'étoient tellement immortalisés en la suivant, qu'on auroit cru abuser de son génie & de ses talens, en les consacrant à d'autres objets. Ces réflexions, qu'on peut joindre à plusieurs autres de M. *Formey* sur la critique, prouvent combien est grande la multitude de ceux qui s'adonnent à ce genre d'étude, & combien, en même tems, peu y réussissent.

On a pu voir, par la brochure dont nous venons de rendre compte, ou plutôt par le succès qu'elle eut, que M. DEVAUX étoit autant exercé qu'un autre dans ce genre d'étude ; & que, s'il sçavoit composer de bons ouvrages, il sçavoit aussi apprécier ceux des autres à leur juste valeur. Il en donna une nouvelle preuve en 1695, & non en 1687, ainsi que le dit l'abbé *Goujet*, & après lui le P. *Niceron*, comme nous le prouverons dans un moment. M. *Peu*, célèbre accoucheur, publia, en 1694, un livre intitulé : *La Pratique des Accouchemens*. Il inféra, à la fin du premier livre de son ouvrage, en parlant des cohérences de la vulve & du vagin, un fait qu'on l'accusa d'avoir falsifié, & qui compromettoit l'honneur de plusieurs de ses confreres, & entr'autres du célèbre *Mauriceau*. M. DEVAUX étoit du nombre de ces confreres, ayant vu & suivi la malade pendant le traitement qu'elle es-

fuya, après avoir souffert une opération contre laquelle M. *Peu* s'étoit beaucoup élevé. Ce fut alors que M. DEVAUX publia une espece de Factum, tant pour se justifier lui-même d'avoir conseillé l'opération, que pour mettre d'accord les deux praticiens divisés. On voit par-là qu'il est impossible que ce Factum ait été fait en 1687, comme le prétendent l'abbé *Goujet* & le P. *Niceron*, puisque la falsification du fait dont il est question n'a été publiée qu'en 1694, avec l'ouvrage du sieur *Peu*. Si nous eussions pu nous procurer ce Factum, la date, en supposant qu'il en ait une, eût suffi pour nous éclaircir à ce sujet; mais, n'ayant pu le recouvrer, il a fallu remonter aux sources; & c'est ainsi que nous avons découvert la vérité. Une pièce, entr'autres, n'a pas peu contribué à débrouiller cette énigme. Nous avons maintenant sous les yeux un Factum, ou Lettre écrite par le chirurgien (le sieur *Simon*) qui a fait l'opération à la malade dont il est question, lequel Factum est adressé à M. *Peu* lui-même, & où il est dit, au sujet de M. DEVAUX, qu'il fut présent à l'opération. Ce Factum est daté du 20 Avril 1695. Il suffit donc pour prouver que M. DEVAUX a dû publier le sien à-peu-près dans le même tems, & non huit ou neuf ans auparavant, qu'il n'étoit question de rien entre les sieurs *Mauriceau* & *Peu*. Au reste, l'abbé *Goujet* dit que le Factum de DEVAUX est très-bien fait, & qu'il y traita la matière d'une façon si claire & si solide, en y joignant les preuves & les certificats qui y avoient rapport, que ses adversaires s'avouèrent vaincus, ou au moins n'eurent rien à repliquer.

Nous avons placé ce Factum immédiatement après la brochure que M. DEVAUX publia contre de Blegny, parce que ce font-là les deux seuls ouvrages de critique qu'il ait composés, ou au moins qu'il ait publiés séparément.

C'est ici le lieu de parler de ceux dont il a été l'éditeur, ou auxquels il a contribué. Ces ouvrages sont en grand nombre. Le premier est *L'Art de saigner*, in-12. Paris, 1689. Item, 1728. *Henri-Emmanuel Meurisse*, célèbre chirurgien de la fin du dernier siècle (a), publia, en 1686, un

(a) Ce chirurgien mérite certainement bien d'être connu. Voici comme il est désigné dans l'*Index funereus* : *Henricus Emmanuel Meurisse, San-Quintinianus, hujus Indicis funerei restaurator, omnibus animi corporisque dotibus chirurgo necessarius à naturâ validè instructus, edito non procul à suâ in societatem cooptatione de Venæ Sectione Tractatu eleganter scripto, eruditionis jam sibi comparatâ ac nitore argumenta dedit. Mox ingeniarum artium amore flagrans, regiam suam societatem valdè illustravit, ejusque dignitati tuenda totum se adjunxit. Novi amphitheatri constructionem totis viribus promovit, interiora ejus ornamenta ordinavit, & de eo iconem ingeniosè decoratam ære incidi, nummosque argenteos ac honorificis in societatem sententiis onustos eudi curavit. Longè plura facturus, nisi hunc mors inexorabilis ante diem abstulisset, die 17 Maii anni 1694.* « Henri-Emmanuel Meurisse, » né à Saint-Quentin, fut le premier restaurateur de cette » liste funèbre. Il étoit naturellement pourvu de tous les » dons de l'esprit & du corps qui peuvent mettre un chi- » rurgien en état de s'élever aux premiers grades de sa pro- » fession. Quelques années après sa réception dans la com- » pagnie, il donna un *Traité de la Saignée*, écrit correc- » tement, qui fit connoître dès-lors ce qu'il avoit acquis » d'érudition & de politesse. Le goût qu'il avoit pour les » beaux arts fit honneur à sa compagnie ; & il n'oublia » rien pour en soutenir le lustre & l'éclat. Il fit tous ses » efforts pour avancer la construction du nouvel amphi- » théâtre, dont il avoit été le principal promoteur ; &

livre

livre intitulé : *L'Art de saigner, accommodé aux Principes de la Circulation du Sang*, qu'il dédia à M. Félix, alors premier chirurgien. Comme cet ouvrage n'étoit qu'un canevas assez informe en sortant de ses mains, il eut besoin de passer dans celles de M. DEVAUX, pour acquérir la réputation qu'il a eue depuis, & qui l'a fait réimprimer en 1728. M. DEVAUX lui donna en effet une forme plus régulière, l'augmenta de ses propres réflexions, en corrigea le style, en fit enfin un ouvrage presque nouveau, qu'il fit paroître pour la première fois en 1689, du consentement de l'auteur, qui l'en avoit même sollicité le premier. Ce livre traite, en outre, des ventouses, des sangsues, des varices, des scarifications, des cauterés, des sétons, des bains, des étuves, des frictions, & de l'application des animaux vivans.

2°. M. DEVAUX rendit le même service à un autre chirurgien célèbre, que ses occupations journalières, fondées sur une pratique très-étendue & justement méritée, mettoient hors d'état de rédiger lui-même ses observations. Ce chirurgien, c'est M. Saviard, mort le 15 Août 1702, après avoir travaillé dix-sept ans à l'Hôtel-Dieu, & avoir joui, pendant sa vie, de la

» s'étant chargé de ses ornemens intérieurs, il fit ensuite
 » graver une estampe de l'ouvrage entier, ingénieusement
 » dessinée, & accompagnée de symboles qui représentent
 » la chirurgie la plus mystérieuse. Il fit aussi frapper à cette
 » occasion des jettons chargés de devises honorables à la
 » compagnie. Il se disposoit à faire, pour son illustration,
 » des choses encore plus considérables, lorsque sa mort,
 » arrivée le 17 Mai de l'année 1694, prévint l'exécution de
 » ses projets. »

D

plus grande réputation pour l'opération de la taille. Il avoit formé un recueil assez suivi d'observations chirurgicales, quoiqu'écrites à la hâte. C'étoit un trésor en danger de se perdre, sans les soins de M. DEVAUX, étant la plupart sur des feuilles volantes toujours sujettes à s'égarer; & celles-ci eussent bien pu avoir le sort des prédictions de la Sybille dont parle *Virgile*, si la main vigilante de M. DEVAUX ne les eût rassemblées & mises en ordre; ce qu'il exécuta en 1702, peu de tems avant la mort de leur auteur. Il ne choisit néanmoins que les plus instructives & les plus dignes d'attention: c'est ce que n'auront pas de peine à croire tous ceux qui connoissent ce recueil précieux, encore aujourd'hui si recherché, & qui répond si bien à la pratique consommée du célèbre praticien qui en est l'auteur, & au sage discernement du rédacteur. Il y a à la fin un recueil de quelques remèdes particuliers, dont s'est servi M. *Saviard* dans le traitement des maladies qui sont le sujet de ses observations.

3° M. DEVAUX a revu le *Traité complet des Accouchemens* de *La Motte*, édition in-4° de 1722. Il a fourni la plupart des observations & des réflexions qui l'accompagnent. C'est même lui, à ce que je trouve dans mon Mémoire manuscrit, qui a corrigé les épreuves.

4° Il en a usé de même à l'égard d'un autre ouvrage du même auteur, qui parut la même année, en trois volumes in-12, & qui est intitulé: *Traité complet de Chirurgie, &c. par le fleur de La Motte.*

5° C'est à M. DEVAUX qu'on est redevable de la première édition, en langue françoise, de

l'*Anatomie de Palfin*. Voici comme s'explique, à ce sujet, l'auteur (*Jean Palfin*) dans sa préface : « Il arriva inopinément qu'en parlant de mon *Ostéologie* à un célèbre chirurgien de Paris, (M. DEVAUX,) de mes bons amis, avec qui je suis en commerce depuis plus de vingt années, & lui ayant marqué que ce petit ouvrage avoit été assez bien reçu en Hollande & dans les Pays-bas, il m'exhorta à composer, en faveur des jeunes chirurgiens, un *Traité d'Anatomie*, dans lequel, &c. . . . Comme je défere beaucoup aux avis de cet ami, dont je connois l'habileté, je publiai ce *Traité* d'abord en langue flamande, accompagné de notes, méditant dès-lors de le traduire en langue françoise, en cas qu'il fût favorablement reçu. . . . Cinq voyages que j'ai faits à Paris depuis l'édition originale de cette *Anatomie*, m'ont mis en état de donner cette traduction, &c. » Effectivement, M. DEVAUX lui aida beaucoup à traduire son ouvrage en langue françoise, que *Palfin* ne connoissoit guères; en sorte qu'il fut presque le traducteur entier de l'ouvrage de son ami.

Le débit de cette édition françoise a répondu à son utilité; ce qui a engagé le libraire à la réimprimer. Monsieur *Bourdon* se chargea de cette nouvelle édition, & fit plusieurs changemens, plusieurs additions & corrections, qui furent sans doute très-utiles. Mais pourquoi, dans son avertissement, ne dit-il pas un mot du premier éditeur, ou, s'il en parle, pourquoi n'est-ce que pour l'accuser de négligence ? L'absence de l'auteur, dit-il, & la négligence de l'éditeur, avoient été cause que cette pre-

» miere édition se trouvoit fort inexacte, &
 » remplie d'un très-grand nombre de fautes,
 » tant dans l'impression, que dans les choses
 » mêmes. » Cette assertion n'est pas vraie; car
 il est prouvé, & M. *Palfin* le dit lui-même dans
 sa préface, qu'il a fait des voyages à Paris dans
 l'intervalle des deux éditions flamande & fran-
 çoise: or il a dû avoir alors avec M. DEVAUX
 plusieurs conférences au sujet de la traduction
 françoise; & ce chirurgien, son ami intime, ainsi
 qu'on l'a vu plus haut, n'aura pas manqué, en se
 chargeant de l'édition, de la faire au moins aussi
 correcte que l'original. Mais c'est assez l'usage de
 tous les nouveaux éditeurs, de rabaisser autant
 qu'ils peuvent les anciennes éditions, pour faire
 valoir la leur. Il est cependant arrivé plus d'une
 fois que les nouvelles éditions étoient plus mau-
 vaises que les anciennes.

Je ne prétends pas dire cela de celles de
 MM. *Bourdon* & *Petit*, & sur-tout de la der-
 niere. La réputation justement méritée de M. *Pe-
 tit*, principalement dans l'anatomie, n'a pu que
 contribuer beaucoup à améliorer l'ouvrage de
Palfin: c'est un chef-d'œuvre qui, après avoir
 été travaillé par les plus habiles maîtres, a
 été soumis à l'œil du premier maître, pour
 recevoir le dernier coup de pinceau, & être
 porté à sa dernière perfection. Je suis pourtant
 fâché que monsieur *Petit* ayant mis, dans son
 édition, à la suite de l'avertissement de celle de
 M. *Bourdon*, les approbations que *Palfin* avoit
 mises à la tête de son ouvrage, il ait omis celle
 de JEAN DEVAUX, qui, dans l'original fran-
 çois, est la cinquieme. Elle méritoit d'autant

plus d'y être inférée, que c'est lui, comme je l'ai prouvé, qui non-seulement avoit engagé *Palfin* à composer son ouvrage, mais qui même avoit été l'éditeur de la première édition française. On eût dû au moins faire mention de lui dans quelque endroit de l'un ou l'autre avertissement.

6° M. DEVAUX a donné, en 1728, une nouvelle édition de l'*Anatomie de Dionis*, qu'il a fort enrichie de ses augmentations & de ses réflexions. C'est cette édition de l'*Anatomie de Dionis*, qui, au jugement des connoisseurs sur cette matière, est la meilleure; c'est cette Anatomie que l'empereur de la Chine, Cam-Hi, chargea le P. *Perennin* de faire traduire en langue tartare, & pour laquelle traduction il lui fit donner trois mandarins, deux écrivains, & deux peintres des plus habiles pour les figures, avec des tireurs de lignes & des cartonniers, &c. L'empereur étant mort au mois de Mai 1723, le P. *Perennin* envoya cet ouvrage à l'Académie royale des Sciences, pour servir d'ornement dans sa bibliothèque.

7° On prétend, & non sans raison, que M. DEVAUX a eu beaucoup de part à un ouvrage de M. *Fauchard*, intitulé : *Le Chirurgien-Dentiste*. Paris, 1728. in-12, 2 vol. Cet ouvrage, qui s'est toujours soutenu jusqu'ici, malgré les progrès qu'on a faits dans cette partie de l'art de guérir, avoit besoin de la plume de notre auteur pour être en état de paroître au jour; & c'est-là le moindre service qu'il ait rendu à M. *Fauchard*, dans cette occasion, M. DEVAUX : car il fit aussi à l'ouvrage des corrections, y inséra des observations qui n'appartenoient qu'à lui. L'approbation qu'il a don-

née est aussi très-motivée, & suffit seule pour prouver qu'il n'y avoit qu'une personne qui eût mis la main à l'ouvrage, qui pût donner une approbation aussi circonstanciée.

8° Pour le peu qu'un homme se distingue dans la république des lettres par plusieurs écrits, on ne manque pas de lui en attribuer auxquels il n'a jamais pensé, & qui n'entrent pas même dans l'espece de travail auquel il s'est consacré. La même chose est arrivée à M. DEVAUX. Voici quelle en fut l'occasion. M. *Andry*, encore plus connu par son animosité contre les chirurgiens, que par ses ouvrages, ayant donné, dans le Journal des Sçavans du mois de Juin 1726, l'extrait du second tome d'un mauvais livre, que les chirurgiens ont eu grande raison de désavouer, intitulé : *Le Guidon du Chef-d'œuvre de S. Cosme*, & composé par le sieur de *Janson*, il en prit occasion, comme nous le ferons remarquer plus bas, en parlant de la traduction de l'Anatomie d'*Heister*, d'attaquer M. DEVAUX. Il dit que les vers flatteurs mis au bas du portrait de *Janson*, à la tête de son livre, étoient de la façon d'un chirurgien de ses confreres, & un fruit de sa muse chagrine contre les médecins; & il nomma pour auteur le traducteur d'*Heister*: poussant ensuite plus loin sa critique, il badina sur les vers, sur M. DEVAUX, & sur les chirurgiens en général.

Le mépris du journaliste & ses froides railleries ne tarderent pas à être relevées. On fit imprimer, dans le tome deuxième, Partie II, des Mémoires de Littérature & d'Histoire du P. Desmolets, une Lettre assez vive, sous le titre de

*Lettre à M. ***, sur le huitième Extrait du Journal des Sçavans du mois de Juin 1726. On attribua cette Lettre à M. DEVAUX; mais il l'a toujours désavouée; & il est constant qu'elle est de l'abbé *Goujet*. Il est assez vraisemblable de croire que le premier a prêté la main à son ami. Voici, au reste, ce que dit à ce sujet l'abbé *Goujet*, dans sa Bibliothèque françoise, tome 9, p. 25: « Cette Lettre est d'un chirurgien irrité contre M. *Andry*; » qui, à l'occasion d'un livre du sieur *Janson*, prit occasion d'attaquer M. DEVAUX, dont l'habileté en chirurgie est universellement connue. » Ce passage sembleroit prouver que la Lettre n'est effectivement pas de l'abbé *Goujet*; mais une preuve sans réplique qu'elle est réellement de lui, c'est que, dans le Mémoire historique sur la vie & les ouvrages de M. DEVAUX, que cet abbé a fait insérer dans le huitième volume des mêmes Mémoires du P. *Desmolets*, & dont nous avons parlé plus haut, il parle ainsi de cette Lettre: » On l'a attribuée à un chirurgien; plusieurs l'ont donnée à M. DEVAUX lui-même. Je ne suis point surpris que le véritable auteur ait été ignoré: qui se seroit avisé de reconnoître l'apologiste d'un chirurgien en particulier, & des chirurgiens en général contre les médecins, sous l'habit d'un chanoine? » Après ces paroles émanées de l'auteur même de la Lettre, il n'est plus douteux qu'elle ne soit de l'abbé *Goujet*, qui étoit effectivement chanoine de Saint-Jacques de l'Hôpital. Tels sont les ouvrages auxquels M. DEVAUX a prêté sa plume ou ses conseils. Reprenons maintenant la suite de ceux qu'il a composés.

IV. *L'Art de faire les Rapports en Chirurgie, &c.* Paris, 1703. in-12. 1730 & 1743. Quand cet ouvrage ne jouiroit pas d'une réputation aussi étendue que celle qu'il a, il auroit au moins l'avantage d'être le seul presque de son espece; que nous puissions consulter sur les matieres dont il parle; mais il s'en faut bien qu'il ait besoin de cela pour posséder notre estime: il y a longtemps que son mérite est connu; & les différentes éditions qui en ont été faites, lui assurent un succès qui ne peut être détruit que par un meilleur ouvrage du même genre.

M. DEVAUX conçut l'idée de le composer, après la lecture qu'il fit d'un ouvrage latin semblable, publié, en 1702, à Francfort-sur-le-Mein, en 2 vol. in-4°, par *Michel-Bernard Valentin*, & intitulé: *Pandectæ medico-legales*. Au reste, le livre de M. DEVAUX n'est pas le premier qui ait été composé en France sur cette matiere; mais c'est le seul qui ait autant d'étendue, & que des grands maîtres même de l'art se soient plu à corriger. Le fameux *Ambroise Paré* a fait un livre intitulé: *Traité des Rapports; & de Blegny*, chirurgien, en fit imprimer, en 1650, à Lyon, un autre, sous ce titre: *La Doctrine des Rapports en Chirurgie*. M. DEVAUX a profité des lumieres de ces deux écrivains; & il n'a pas fait difficulté d'employer quelquefois leurs propres termes; c'est lui-même qui nous en avertit, étant trop honnête pour vouloir se faire honneur du travail d'autrui.

Il est très-important que les chirurgiens soient bien instruits sur la maniere de faire les rapports en justice, parce qu'il y a des occasions où leurs rapports décident de la vie ou de la mort des ci-

toyens. Cette idée seule, bien réfléchie, doit rendre l'homme de l'art très-soigneux & très-attentif, lorsque les juges s'adressent à lui pour avoir des éclaircissemens, soit sur l'état d'un homme qu'on a affaîné, soit sur la grosseffe d'une femme, soit enfin sur tout autre accident singulier. C'est alors qu'il doit être sur ses gardes, & ne prononcer qu'après une mûre délibération, mais incliner toujours du côté de l'innocence, parce qu'il est un principe de droit incontestable, de la vérité duquel il paroît cependant qu'on n'est pas assez pénétré, à s'en rapporter au moins aux funestes catastrophes arrivées de nos jours, & tout récemment à Arras, qu'il vaut mieux que cent coupables échappent à la potence, que de faire subir le supplice à un innocent : vérité importante, qui devoit être gravée en lettres d'or sur la porte de toutes les justices criminelles, & encore plus dans le cœur des juges.

Il paroît que cette vérité avoit fait impression sur l'esprit de M. DEVAUX; & c'est dans la vue de parer aux méprises que commettoient tous les jours, faute de guide, dans leurs rapports les chirurgiens, principalement ceux qui étoient attachés aux juridictions supérieures, qu'il composa son ouvrage, où il n'a rien oublié pour leur procurer sur cela tous les éclaircissemens nécessaires. Voici en peu de mots la méthode qu'il a suivie. Il explique d'abord ce que l'on doit entendre par *rapport en chirurgie*, combien il y en a d'especes, & quelles sont les conditions requises pour les bien faire & les rendre valides. Il réfute aussi, par occasion, ce qu'*Etienne Pasquier* dit au neuvième livre de ses *Recherches*, Chapitre XXX,

que les chirurgiens attribuent sans fondement l'institution de leur collège au roi S. Louis. M. DEVAUX fait voir qu'*Etienne Pasquier* n'a eu aucune raison de parler de la sorte, « puisque » l'on voyoit encore, dit-il, il y a quelques années, parmi les manuscrits de la bibliothèque » de *M. de Thou*, une copie de la Chartre de » S. Louis concernant cette fondation; copie si » ancienne, que le *P. du Moulinet*, à qui elle » avoit été communiquée, avoit jugé qu'elle » étoit immanquablement du règne même de » S. Louis. » On voit par-là que M. DEVAUX ne perdoit aucune occasion de relever le lustre de la chirurgie françoise.

Après ces préliminaires, il entre dans le détail des rapports. Il commence chaque article par exposer les différens signes tant diagnostiques que pronostiques des plaies, fractures, ou autres maladies dont il veut traiter. Il met ensuite diverses formules de rapports sur les mêmes choses. Il a enfin ajouté à son ouvrage les Edits du roi, portant création des chirurgiens jurés commis aux rapports, avec les Déclarations, Arrêts & Réglemens concernant leurs privilèges, droits, fonctions & établissemens. Voilà en quoi consiste la première édition de 1703 du livre de M. DEVAUX; mais il y en a eu depuis deux autres éditions. La première a paru en 1730, un an immédiatement après la mort de l'auteur; on y trouve un plus grand nombre de formules concernant des cas extraordinaires, & qui ont été communiquées par MM. *du Tertre & Lombard*, alors chirurgiens du roi au Châtelet. Mais la plus parfaite de toutes les éditions, est celle à la-

quelle M. Morand a bien voulu prêter quelques soins, & qui a paru en 1743. Il y est dit, dans un avis placé à la tête, que l'utilité connue du livre dont il est question ayant engagé à le réimprimer, on a ajouté, en différens endroits, de courtes notes, & quelques rapports omis; qu'indépendamment de ces simples additions, cette nouvelle édition a l'avantage sur les deux précédentes, de renfermer des additions & corrections faites par M. Morand, qui, connoissant, ajoute-t-on, le mérite de cet ouvrage, a bien voulu le rendre en effet plus utile au public. On a de plus mis au commencement une liste des auteurs qui ont écrit sur la matière des rapports en chirurgie, & qui ont traité à fond de cette partie de la médecine, que les Latins appellent *forensis*, ou *juridica*. On a corrigé dans l'ouvrage plusieurs choses qui ne subsistoient plus, par l'état où étoit, en 1743, la chirurgie en France. Enfin on y a ajouté des morceaux de conséquence qui y ont trait, & que l'on y voit avec plaisir.

Malgré les perfections ajoutées à cette nouvelle édition, il faut convenir qu'elle est encore bien défectueuse; mais c'est moins la faute de l'éditeur que de l'auteur. Le livre de M. DEVAUX pouvoit être fort bon en 1703, 1730, & même 1743. La chirurgie françoise a éprouvé depuis une si grande révolution, que ce livre ne peut, pour ainsi dire, plus être d'aucun usage. Il seroit à souhaiter que quelque grand maître de l'art fit un nouvel ouvrage à-peu-près dans le même genre, où l'on trouvât la solution de toutes les questions chirurgico-

légales, qui peuvent être susceptibles de discussion. Mais ce point de l'art ne peut être traité, comme je l'ai déjà remarqué dans mon *Dictionnaire de Chirurgie*, que par un homme instruit, & qui joigne à la théorie & à la pratique de la chirurgie, quelques connoissances sur les loix civiles & criminelles.

V. *Index funereus Chirurgorum Parisiensium, ab anno 1315, ad annum 1714, operâ M. J. D. V. Trivoltii, 1714. in-12. p. 118.* Nous voilà enfin parvenus à l'ouvrage de M. DEVAUX, qui fait le plus d'honneur à son cœur & à son esprit : il eût seul suffi pour l'immortaliser, & lui mériter à jamais l'estime des chirurgiens François, & sur-tout de ceux de la capitale. Ce seroit se former une idée très-fausse de l'ouvrage que nous annonçons, que d'en juger sur le titre modeste que l'auteur lui a donné. L'ouvrage renferme beaucoup plus que le titre ne promet : ce n'est point, en effet, une simple liste ou l'on ne voie que des noms & des dates. « Ce petit » volume, dit le 42^e Journal des Sçavans de » 1714, contient des recherches curieuses, non- » seulement sur l'origine & l'établissement du » collège de chirurgie, mais aussi sur les diver- » ses révolutions qui y sont arrivées pendant » l'espace de plus de 400 ans, & sur les princi- » paux membres de cette compagnie ; ensorte » qu'on peut regarder ce livre, ajoûte le judi- » cieux Journaliste, comme un précis de ce qui » reste de plus certain sur l'histoire de la chi- » rurgie françoise. » Ce témoignage ne paroîtra sûrement pas suspect dans la bouche de celui qui le rend, quand on sçaura qu'il est de M. Andry,

Lorsque cet ouvrage parut, il y avoit déjà fort long-tems que M. DEVAUX en avoit conçu l'idée : car il y avoit travaillé à l'âge de 25 ans ; cependant il ne le publia qu'à l'âge de 65 : aussi fut-il reçu comme le fruit d'une étude réfléchie, & d'un esprit solide. L'abbé *Desfontaines*, ce critique si redouté & si redoutable, a avoué plus d'une fois qu'il trouvoit toujours un nouveau plaisir à lire la Préface de l'*Index funereus*. C'est en effet dans cet endroit que M. DEVAUX déploie toutes les graces d'une élocution riche & aisée. Il y réfute solidement le célèbre *Pasquier*, & un certain auteur d'un journal intitulé *Essais de Littérature*, & qu'il appelle *transitorius*, passager, qui avoient voulu enlever à l'établissement du collège de chirurgie son antiquité & son origine du tems de S. Louis.

Etienne Pasquier, avocat-général de la Chambre des Comptes, dit, au neuvieme livre, chap. 30, de ses Recherches historiques sur la France, que les chirurgiens de Paris n'ont attribué, d'un commun accord, la fondation de leur collège au roi S. Louis, qu'au sujet d'une transaction passée, sous le règne du roi Jean, entre les nommés *Pierre Fromond* & *Robert de Langres*, chirurgiens du roi au Châtelet, d'une part ; & de l'autre, *Jean de Troyes*, prévôt des chirurgiens, & ses associés, où les privilèges accordés aux chirurgiens par S. Louis, se trouvent allégués sans aucune déclaration de leurs adversaires. « Mais comme il n'est fait mention, ajoute » *Pasquier*, de ces prétendus privilèges dans aucune des chartres données en différens tems » par les rois Philippe le Bel, Jean, & Char-

» les V, leur allégation me paroît fort suspecte ;
 » & je n'hésite point à l'imputer à une plume
 » indiscrette, qui en impose aux juges & à la
 » justice. » Il convient pourtant, au même en-
 » droit, que l'institution du collège de chirurgie,
 si elle n'a pas été faite par S. Louis, l'a été bien-
 tôt après, huit ans environ après sa mort. Le
 meilleur moyen de détruire le raisonnement de
Pasquier, étoit de produire quelqu'ancien titre
 qui prouvât solidement que S. Louis avoit ac-
 cordé aux chirurgiens quelques prérogatives :
 or c'est ce qu'a fait M. DEVAUX. Il rapporte
 une pièce authentique dans le langage de ce
 tems-là, & regrette fort de ne pouvoir en pro-
 duire d'autres qui sont gardées dans les archives
 de la sainte Chapelle du palais, & dans lesquels
 on n'a jamais voulu lui accorder la permission
 de fouiller, quoiqu'il l'ait demandée plusieurs
 fois.

» Il paroît aussi probable, dit M. DEVAUX
 » dans cette préface, que les chirurgiens de Pa-
 » ris se rassembloient dans un même lieu, long-
 » tems avant le règne de S. Louis, & y tenoient
 » des assemblées générales ; car on voit, par un
 » extrait de la fondation de *Nicolas Langlois*,
 » qu'il y avoit suspendues dans le vestibule de
 » l'ancien collège, deux tables, dont la pre-
 » miere contenoit les noms des confreres morts
 » depuis l'année 1033 jusqu'à *Lanfranc*, & l'au-
 » tre depuis *Lanfranc* jusqu'au tems de cette do-
 » nation. Si la premiere table, poursuit M. DE-
 » VAUX, qui nous a été enlevée par l'injure des
 » tems & la négligence des prévôts de la com-
 » pagnie, fût parvenue jusqu'à nous, notre Liste

« funébre eût été bien plus ample & plus régulière... On ne peut assez louer le zèle dont Henri-Emmanuel Meurisse donna des preuves sensibles, en rétablissant ces tables presque entièrement effacées, & pour cet effet, feuilleta les archives de la compagnie, lut les historiens françois, afin de tirer de ces collections de quoi consacrer un petit éloge à la mémoire des chirurgiens françois. » Ce sont ces tables qui ont donné à M. DEVAUX l'idée de son *Index funereus*, & d'après lesquelles il y a travaillé.

Il présenta, en 1710, son ouvrage aux prévôts ; mais, ayant éprouvé de leur part des difficultés pour la publication, il le garda dans son porte-feuille, pour une occasion plus favorable, qu'il trouva en 1714, & dont il profita heureusement. Il traduisit ce même ouvrage, en 1721, en faveur des chirurgiens de province, peu versés dans la langue latine, « tant pour satisfaire, dit-il, leur curiosité, que pour en rendre la lecture plus commune, & les exemples plus faciles à recouvrer, en cas que quelqu'un, après nous, veuille se donner la peine de le continuer. » Il fit même plusieurs additions à cette traduction ; mais elle n'a point été imprimée. Il n'en a pas été de même de la suite de son *Index funereus*, que l'on trouve imprimée dans les Recherches sur l'Origine de la Chirurgie, & qu'il a continuée jusqu'en 1729, qui est l'année de sa mort. Il seroit à souhaiter que quelqu'un se chargeât de la suite, depuis 1729. M. Morand m'a dit avoir eu ce dessein, & n'en avoir été détourné que par ses occupations multipliées. Personne cependant n'eût été plus

capable que lui de faire ce présent à la chirurgie françoise.

Le P. *Le Long*, une des plus grandes lumieres de l'Oratoire, cite cet ouvrage de M. DEVAUX à l'article 16945 de sa Bibliothèque historique de la France : il en parle même avec éloge ; mais les lettres initiales que M. DEVAUX mit au bas de son ouvrage, sçavoir, *J. D. V.* ne voulant pas mettre son nom en entier, ont trompé ce sçavant ; & il a cru qu'elles signifioient *Jean Du Van*, au lieu de *Jean Devaux*, ce qui, au fond, est une méprise très-légere.

Cet ouvrage jouissoit tranquillement de la réputation que son mérite lui avoit acquise, lorsqu'il fut attaqué, d'un style assez méprisant, par le sieur *Germain Brice*, dans la septieme édition de sa Description de Paris. Voici quelle en fut l'occasion. M. DEVAUX, parlant de *Thognet*, chirurgien, dans son *Index funereus*, releva, avec aigreur à la vérité, deux méprises que *Germain Brice* avoit commises dans sa Description de Paris, où, en parlant de l'épitaphe de *Thognet*, qui étoit dans l'église de S. Etienne du Mont, à Paris, & ainsi exprimée :

Passant, qui que tu sois, arrête, & considere

Qui git sous ce tombeau :

Tu sçauras que *Thognet*, par un secret mystere ;

Ce monde abandonna pour en prendre un plus beau ;

Son art & son sçavoir garantissoient les hommes

Bien souvent de mourir.

Mortels, pensez à vous : dans le siècle où nous sommes ;

Puisque *Thognet* n'est plus, qui pourra nous guérir ?

il avoit dit, 1^o que *Thognet* étoit médecin, quoiqu'il fût chirurgien; 2^o qu'il étoit lui-même auteur de cette épitaphe, & par conséquent des louanges très-flatteuses qu'elle contient. L'une & l'autre assertions étoient fausses; & M. DEVAUX, en le faisant voir (b) dans son *Index*,

(b) Voici l'article de *Thognet*, tiré de l'*Index*: *Nicolaus Thognet, Parisinus, inter ævi sui chirurgos samâ insignis, uti patet ex carminibus gallico idiomate inscriptis suo monumento funebri, obiit 29 Decembris anni 1642. Solâ forsân maledicendi propensione hoc epitaphium perversè interpretatus est nostræ ætatis autor, in suâ Parisiorum Descriptione; & hâc in re dupliciter erravit, 1^o hocce monumentum pro chirurgo factum medico attribuendo, 2^o malignè supponendo hocce epitaphium à dicto medico compositum fuisse. Si verò hujus epitaphii carminibus amici aut consanguinei defunctum laudibus tollere voluerunt, quorsùm defunctus vana gloriæ eâ de causâ insimulabitur? Sed tanta est in hâc Parisiorum Descriptione ubiquè penuria, ut facilè conjecturâ assequi liceat, hunc autorem super quâmcunque rem aliquâ explanatione indigentem, malevolo genio sese libentiùs tradidisse, quàm rei ancipitis dilucidam enodationem quæsvisse; ex iis nimirùm scriptoribus mercenariis, qui ad sordidum lucrum prompti, operum correctioni indormire pro nihilo putant. « Nicolas Thognet, Parisien, » un des plus fameux chirurgiens de son siècle, ainsi qu'il » paroît par les vers françois mis sur son tombeau, mourut » le 29 Décembre de l'année 1642. Ce ne peut être que par » le seul penchant de médire, qu'un auteur de ce siècle a » mal interprété cette épitaphe, dans sa Description de » Paris; en quoi il a commis une double erreur, 1^o en attribuant à un médecin ce monument fait pour un chirurgien; » 2^o en supposant malignement que cette épitaphe a été » composée par le défunt lui-même. Mais, si ses amis ou » ses parens ont voulu eux-mêmes le célébrer par ces » vers, pourquoi l'accuser d'une vaine gloire, en les lui » attribuant? Cette Description de Paris, au reste, est si » remplie d'inexactitudes, qu'il est permis de conjecturer que » cet auteur s'est plutôt abandonné à son mauvais génie, » lorsqu'il a été question de prendre sur quoi que ce soit les*

E

ajouta qu'il avoit remarqué bien d'autres fautes dans la Description de Paris du sieur *Brice*.

L'amour-propre d'un auteur fait qu'il souffre impatiemment d'être repris; & il n'y a que des génies supérieurs qui soient contents, qui remercient même ceux qui leur montrent leurs fautes, & qui regardent leur censeurs comme leurs meilleurs amis. L'historien de Paris, après être convenu, comme malgré lui, qu'il s'étoit trompé, pour se dédommager en quelque sorte de cet aveu, parla en des termes peu mesurés de l'*Index funereus*, en fit une critique amère, & finit par défier l'auteur de lui montrer dans son ouvrage les fautes qu'il disoit y avoir aperçues. M. DEVAUX, au lieu de mépriser l'Aristarque & sa critique, qui étoit le parti le plus sage & le plus prudent qu'il dût suivre, accepta le défi, & se mit à parcourir le premier volume de la Description de Paris, en recueillit un assez grand nombre de fautes très-sensibles, & de bévues grossières. Il avoit ouvert le second volume, pour continuer sa critique; mais, ayant encore reconnu des méprises dès les premières pages, & fatigué de suivre l'auteur dans ses erreurs, il abandonna tout-à-fait son entreprise. Content de sçavoir qu'il étoit en état de justifier les re-

» éclaircissemens dont il avoit besoin; qu'il n'a cherché à
 » éclaircir ses doutes; étant du nombre de ces écrivains
 » mercenaires qui, dirigeant leur principale vue vers le
 » profit qu'ils attendent de leurs ouvrages, se mettent peu
 » en peine de les corriger.» Il faut convenir que les deux
 erreurs de *Germain Brice* ne méritoient pas une sortie si
 vive de la part de M. DEVAUX: il avoit raison dans le
 fait; mais il avoit tort dans la forme.

proches d'inexactitude dont il avoit accusé *Germain Brice*, il serra dans son porte-feuille sa critique, & ne voulut même pas qu'elle fût imprimée. Nous l'avons actuellement manuscrite sous nos yeux : c'est un prodige de sçavoir & d'érudition. Il eût été à souhaiter, en en retranchant tout ce qui est sarcasme, qu'elle eût été publiée ; elle n'eût pas peu contribué à rectifier les différentes éditions qu'on a données depuis de la Description de Paris.

Le Mémoire latin que nous a communiqué *M. Bertrand*, renferme plusieurs additions à l'*Index funereus*, qui méritent certainement d'être connues, qui sont écrites de la main même de *M. Devaux*, mais dont l'étendue ne peut trouver place ici ; ce qui nous porte à croire qu'il seroit utile de faire une nouvelle édition de cet ouvrage, avec toutes les additions & corrections dont il est susceptible, d'y joindre la suite jusqu'à nos jours, la traduction françoise même, à laquelle l'auteur a fait nombre d'augmentations, & quelques autres petits ouvrages du même, qui n'ont pas encore paru ; ce qui formeroit un volume d'une assez bonne étendue. Si cet Eloge historique est goûté du public, ce sera pour nous une raison de nous occuper de ce travail, avec toute l'ardeur & le zèle que nous inspirent les rares talens du chirurgien dont nous célébrons la mémoire.

M. Morand, qui, comme je l'ai déjà dit plus haut, étoit dans l'intention de travailler à une nouvelle édition de l'*Index funereus*, en y joignant la suite jusqu'à nos jours, avoit ramassé à ce sujet plusieurs anecdotes, tant pour corriger

les erreurs commises par M. DEVAUX, que pour ajouter des noms qu'il avoit oubliés. Il a bien voulu me communiquer ces notes, dont voici les principales.

1^o *La Brosse* fut chirurgien de S. Louis & de Philippe le Hardi, qui le fit son chambellan.

2^o *Henricus Hermundavilla*, & non de *Mundavilla*. Son portrait est dans la bibliothèque de Sorbonne.

3^o M. DEVAUX s'est très-fort trompé sur *Jean de Saint-Amand*; & M. *Morand* fait voir que celui dont il parle n'existe pas, tandis qu'il ne parle pas de celui qui existe.

4^o A l'article de *Jacques Marchand*, M. DEVAUX ne dit pas que ce chirurgien a donné, en 1598, *In Francisci Rosseri Apologiam Declamationes & Carmen. Parisiis. in-12.* On voit, dans cet ouvrage, *Guillemeau* cité comme son beau-pere.

5^o *Severin Pineau de Chartres* prend, dans son ouvrage, le titre de *Parisiis in Chirurgiâ Magister primus*, ce qui répond au titre de Doyen, avec lequel il mourut effectivement. Les bibliographes de médecine ne parlent point d'un autre ouvrage du même, *Super Calculi à Vesicâ extrahendi Inventionem & Operationem*. Il n'y a que DEVAUX qui en fasse mention.

6^o *Jérôme de la Noue* & *Jean Delaunay* sont mal cités : la date de leur mort est différente de celle qu'on trouve dans les chartres manuscrites de S. Cosme.

7^o Les noms des maîtres dont n'a pas parlé M. DEVAUX dans son *Index funereus*, & que M. *Morand* a ajoutés, sont :

Baldus de Laon, filius.

Raymundus Jacques.

Joannes Pontalie.

Joannes Duvivier.

Bernardus de Vienne.

Philippus Roger, nepos.

Robertus Baillet.

Nicolaus Le François, Rhotomagensis, mort le 13 Décembre 1603.

Jodoëns Bauvais, Carnotensis, mort le 9 Octobre 1605.

Antonius Regnault, Turanensis, mort le 22 Mars 1619.

Joannes Mauvilain, Ducis Aurelianensis chirurgus primarius, 1658.

Petrus Demeaux, Bearnensis, mort le 25 Août 1659.

VI. Après avoir rendu compte des différens ouvrages composés par M. DEVAUX, il ne nous reste plus qu'à parler de quelques pièces fugitives qu'il a fait insérer dans des ouvrages autres que les siens. La première de ces pièces est une *Dissertation sur l'Opération Césarienne*, qui se trouve dans le *Traité des Opérations de Verdus*, édition de 1720. Cette édition est bien plus rare que toutes les autres : elle n'est même pas à la Bibliothèque du Roi. Nous avons eu toutes les peines du monde à nous la procurer. La dissertation qu'elle renferme sur l'opération césarienne, ne dément pas le mérite des autres ouvrages de M. DEVAUX. Il y discute, avec cette sagacité & cette précision qui lui étoient naturelles, les dangers de cette opération ; rapporte les exemples de sa

réussite, cités par les auteurs, & finit par conclure qu'elle peut être pratiquée, dans quelques cas, sur la femme vivante. Cette décision pourra paroître étonnante dans le tems où M. DEVAUX écrivoit; tems où l'opinion commune étoit que cette opération ne réussiroit jamais sur la femme vivante, & qu'il y avoit de la cruauté & de l'inhumanité à l'entreprendre. Mais il étoit réservé à l'Académie royale de Chirurgie de donner sur cette matiere les préceptes les plus sûrs & les plus sages, & de fixer, par une théorie lumineuse, aidée d'une pratique réfléchie, les cas où l'on peut faire cette opération sur la femme vivante.

VII. La seconde pièce fugitive de M. DEVAUX se trouve dans la continuation des Mémoires de Littérature & d'Histoire par le P. Desmolets, Tome III, part. 2, page 462. C'est une *Dissertation concernant la Chirurgie des Accouchemens, tant sur son Origine, que sur les Progrès qu'elle a faits en France jusqu'à présent.* (1727.) Ce titre seul annonce un ouvrage d'érudition, & une histoire suivie, quoiqu'abrégée, de l'art des accouchemens, depuis la création du monde jusqu'à nos jours. C'est aussi ce qu'a fait M. DEVAUX. Après avoir prouvé que de tous tems il y a eu des femmes qui se sont consacrées à soulager les personnes de leur sexe dans leurs grossesses & leurs couches, ainsi qu'il est dit dans les auteurs grecs & latins, après avoir fait voir que, chez les Hébreux & les Egyptiens, l'art des accouchemens n'étoit exercé que par des femmes qui traitoient aussi les maladies particulières à leur sexe, il conclut, des écrits d'*Hippocrate*,

qu'à mesure que la médecine se perfectionna dans la Grèce, jusqu'à ce qu'elle fut réduite en art par *Esculape* & ses descendans, les médecins se mirent en possession de traiter ces mêmes maladies, & de pratiquer les accouchemens. Les dieux & les déesses invoqués, par les anciens, dans les accouchemens, ne sont pas ici oubliés, non plus que la grande action d'*Agnodice*, chez les Grecs, qui se déguisa en homme pour exercer l'art des accouchemens, parce que les Athéniens avoient fait une loi qui défendoit aux esclaves & aux femmes de se mêler de la médecine.

M. DEVAUX cherche à expliquer clairement le passage de *Pline* qui dit, au vingt-neuvième livre de son Histoire naturelle, que Rome avoit été six cents ans sans médecins, en disant qu'il a seulement prétendu que c'étoit sans médecins venus de la Grèce; ce qu'il prouve en alléguant qu'*Archagate*, le premier des médecins Grecs qui vinrent s'établir à Rome, n'y arriva qu'au commencement du sixième siècle de la fondation de cette république; encore fut-il honteusement chassé, si l'on en croit *Plutarque*.

Les auteurs latins, qui ont écrit sur les accouchemens, trouvent ici leur place. *Celse*, *Galien*, *Oribaze*, *Paul-Eginette*, *Aëtius*, &c. ont écrit sur cette matière. Viennent ensuite les arabes, comme *Avicenne*, *Avenzoard*, *Rhasis*, *Albucasis*, qui ont aussi laissé dans leurs livres des préceptes pour traiter les maladies des femmes, & les secourir dans leurs travaux pénibles. M. DEVAUX, suivant l'histoire des auteurs dans l'art des accouchemens, cite *Lanfranc*, *Théodoric*, *Brun*, *Roland*, *Jamier*, *Joannis*, *Pierre de l'Argelate*.

Baptalia, Guillaume de Salicet, Gordon, Jean de Saint-Amand, Guy de Chauliac, Arnauld de Villeneuve, Fabrice d'Aquapendente, Rouffet, Varandée, &c. « Mais ceux qui, en France, dit M. DEVAUX, ont servi de guide aux chirurgiens-accoucheurs dans ces derniers tems, sont *Ambroise Paré, Guillemeau* son disciple, *Pierre Biénaffis*, chirurgien de la ville de Poitiers, dans les amples traités qu'ils ont composés sur les accouchemens. Dans le cours du siècle précédent, *Jacques de la Cuisse, Jacques Le Fèvre, Faron Desforges, François Boucher*, tous chirurgiens de Paris, exercèrent, avec beaucoup de réputation, la chirurgie des accouchemens; & le dernier, ajoute M. DEVAUX, fut toujours appelé aux travaux de la reine, épouse de Louis XIV : il restoit dans une garde-robe, par un ordre secret de ce monarque, pour être à portée, en cas de besoin, d'aider la reine de sa main & de son conseil. »

Mais l'époque la plus brillante pour l'art des accouchemens, est celle où parut *Mauriceau*, vers 1664. On peut dire, suivant les expressions de M. DEVAUX, qu'il a rompu la glace à cet égard, en portant cette partie de son art, tant par sa pratique que par ses écrits, à sa plus haute perfection. Peu de tems avant la première édition de son livre, un chirurgien privilégié, nommé *Cosme Viardel*, avoit publié un traité sur cette matière, dont *Mauriceau* a relevé les erreurs dans le sien, peut-être avec trop de véhémence. C'est principalement depuis ce tems-là que les accoucheurs ont été le plus employés, malgré l'ouvrage publié à ce sujet par

un pieux & scavant médecin, (M. Hecquet,) & intitulé : *De l'Indécence aux hommes d'accoucher les Femmes.* Paul Portal donna, bientôt après, sa Pratique des Accouchemens, qu'il avoit puisée à une bonne école, à l'Hôtel-Dieu. Peu, Fournier, Armand, Dionis, de la Motte, ont aussi enrichi cet art de leurs recherches : l'auteur leur rend, à cet égard, le tribut d'éloges qui leur est dû ; & c'est par eux qu'il finit sa dissertation.

VIII. La troisième des pièces fugitives de M. DEVAUX n'a jamais été imprimée, mais mérite autant d'être connue que les autres. Elle nous a été communiquée par M. Bertrand, qui la tient de monsieur son pere. C'est une espèce de supplément & d'addition au Dictionnaire de Bayle. Ce Supplément renferme nombre d'anecdotes sur plusieurs personnages illustres, & principalement sur des médecins & des chirurgiens, qui se sont fait un nom par leurs écrits ou par leur grande pratique. Pour en donner une légère idée, nous allons d'abord placer ici plusieurs des titres de ce Supplément ; & nous en rapporterons ensuite quelques-uns, en préférant toujours ceux qui regardent quelques médecins ou chirurgiens (c).

(c) Comme une simple nomenclature seroit désagréable, nous avons cru devoir mettre à la suite de chaque nom la qualité de l'auteur & le tems où il a vécu ; ce que n'avoit pas fait M. DEVAUX, son manuscrit n'étant, comme nous l'avons dit, qu'un Supplément au Dictionnaire de Bayle. Nous avons, de plus, marqué d'une * tous les médecins & chirurgiens dont il est parlé dans ce Supplément.

ABAILLARD, l'un des plus fameux docteurs du XII^e siècle.

* *Akasia*, célèbre professeur de chirurgie, vers 1570.

Alberoni, cardinal, fils d'un jardinier de Plaisance.

* *Aldrovandus*, célèbre professeur de philosophie & de médecine à Bologne.

Ancillon, sçavant ministre protestant du dernier siècle.

* *Anguéhard*, professeur au Collège royal, & médecin de l'Hôtel-Dieu.

Antesignan, un des plus laborieux grammairiens du XVI^e siècle.

Apelles, le plus grand peintre de l'antiquité, 300 ans avant J. C.

Ariosta-Lippa, concubine, & ensuite femme, en 1552, du marquis d'Est.

* *Arnauld*, chirurgien, & démonstrateur au Jardin du Roi.

Aubigné. (*Françoise d'*) C'est *M^{de} de Maintenon*.

Aurat, un des sept poètes qui composa la *Pléiade* françoise de *Ronsard*.

BARREAUX, (*Des-*) poète très-connu par le sonnet qu'il fit à sa conversion.

* *Bayot*, prêtre, orateur, & docteur en médecine du dernier siècle.

* *Beiffier*, célèbre chirurgien du dernier siècle.

* *Belestre*, médecin de Paris.

Belleau, célèbre poète françois du XVI^e siècle.

Benferade, poète françois, & un des plus beaux esprits du XVII^e siècle.

* *Berthereau*, fameux chirurgien de l'ancien Collège de Paris.

Besme, le principal assassin de l'amiral *de Coligny*.

Bibliander, professeur de théologie à Zurich, au XVI^e siècle.

* *Bienaise*, chirurgien consultant des armées du Roi.

- * *Blondel*, habile médecin de Paris.
- Bossu*, (*Jacques le*) un des plus emportés prédicateurs du tems de la Ligue.
- Bossulus*, régent au collège de Boncourt, en 1583.
- Bouloy*, (*César du*) célèbre professeur d'humanité au collège de Navarre.
- * *Bourdelot*, premier médecin de la duchesse de Bourgogne.
- * *Brayer*, médecin fort occupé dans le dernier siècle.
- * *Briffot*, médecin du XV^e siècle, connu par une Apologie de la Saignée.
- Budée*, né en 1467, fut le principal auteur de la fondation du Collège royal.
- Buridan*, recteur de l'université au XIV^e siècle. C'est de lui qu'est venu le proverbe si fameux dans les collèges, *l'âne de Buridan*.
- CAGOT*. M. DEVAUX explique l'étymologie & la signification de ce mot.
- Cailly*, prêtre du dernier siècle, connu par plusieurs épigrammes.
- Calmet*, sçavant religieux de la congrégation de S. Maur.
- * *Cardan*, fameux médecin & encore plus célèbre fou du XVI^e siècle.
- Casè*, (*Jean de la*) un des plus polis écrivains d'Italie, au XVI^e siècle.
- Caterinot*, avocat du roi à Bourges, homme très-érudit.
- * *Césalpin*, premier médecin du pape Clément VIII.
- Chabot*, célèbre humaniste, auteur d'une édition d'*Horace*.
- Chambre*, (*de la*) curé de S. Barthelemy, & de l'Académie Françoise, en 1670.
- * *Chariclès*, habile médecin, qui vivoit du tems de Tibere.

Charlier, plus connu sous le nom de *Gerson*, célèbre au XIV^e siècle.

Chatel, (*Pierre du*) l'un des plus sçavans prélats du XVI^e siècle.

Cholet, cardinal, & fondateur à Paris du collège qui porte son nom.

Claude, ministre de Charenton, auteur de plusieurs ouvrages.

Colbert, un des plus grands ministres qui aient gouverné la France.

* *Collet*, chirurgien célèbre, renommé sur-tout pour la taille.

Concino, plus connu sous le nom du *maréchal d'Ancre*, tué sur le pont-levis du Louvre.

Cotin, abbé décrié par *Boileau*, & justifié par *Perault*.

* *Courtois*, médecin d'un grand mérite, dans le dernier siècle.

* *Craton*, médecin de trois empereurs, Ferdinand I, Maximilien II, & Rodolphe II.

Cujas, le plus célèbre jurisconsulte du XVI^e siècle.

* *DALANCÉ*, célèbre chirurgien pour les maladies vénériennes.

Dante, un des plus célèbres poètes d'Italie, au XIII^e siècle.

* *Degorris*, sçavant médecin & littérateur du XVI^e siècle.

Delphinus, sçavant général des Camaldules, au XVI^e siècle.

Démocrite, un des plus grands philosophes de l'antiquité, mort 361 ans avant J. C.

* *Dionis*, célèbre chirurgien & démonstrateur au Jardin du Roi.

* *Dodart*, sçavant médecin, de l'Acad. des Sciences.

Doneau, jurisconsulte contemporain & antagoniste de *Cujas*.

* *Douté*, sçavant médecin, & pere de deux autres médecins qui ont été tous les deux doyens de la faculté de médecine de Paris.

EGINARD, le plus ancien historien allemand, & secrétaire de Charlemagne.

Elizabeth, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII & d'Anne de Boulen.

* *Emmerez*, fameux chirurgien de Paris du dernier siècle.

Etasme, le plus bel esprit & le plus sçavant homme du XV^e siècle.

* *FAGON*, premier médecin de Louis XIV, éteignit la Chambre royale.

* *Fallope*, célèbre médecin, anatomiste du XVI^e siècle.

* *Farcy*; (*Dominique de*) médecin, & doyen de la faculté, mort en 1721.

* *Félix*, premier chirurgien de Louis XIV, & habile praticien.

* *Fernel*, premier médecin de Henri II, sçavant laborieux, mort en 1558.

* *Ferrand*, médecin du XVII^e siècle.

Feu-Ardent, cordelier, fameux partisan de la Ligue.

Flaminius, un des meilleurs poètes latins du XVI^e siècle.

Fleury, cardinal, premier ministre de Louis XV.

* *Fourmentin*, chirurgien d'un grand nom dans le XVII^e siècle.

Froissard, célèbre historien du XIV^e siècle.

GAFFAREL, sçavant bibliothécaire du cardinal de Richelieu.

Galigai, fille d'un menuisier, & femme du maréchal d'Ancre.

Gamon, auteur de la *Semaine de la Création*, en 1609.

Gariffoles, ministre protestant, qui fit le poëme intitulé *L'Adolphe*.

* *Gayant*, chirurgien consultant des armées du roi, en 1673.

Geddicus: c'est l'auteur qui a voulu prouver *mulieres non esse homines*.

Girachino Greco, ou le *Calabrois*, fameux joueur d'échecs du XVII^e siècle.

Grégoire VII, pape célèbre, fils d'un charpentier, créé le 22 Avril 1073.

* *Guillemeau*, célèbre chirurgien du XVI^e siècle.

* *HAMON*, d'abord précepteur de *M. du Harlay*, puis médecin.

* *Helvétius*, fils & pere de médecins, mort à Paris le 20 Février 1727.

JOUVENCY, Jésuite célèbre, grand latiniste, né le 14 Septembre 1643.

* *Juif*, un des plus célèbres chirurgiens sous le règne de Louis XIII.

* *Juvernay*, scavant littérateur & habile chirurgien du XVII^e siècle.

* *LAMY*, habile médecin de Paris, mort le 15 Janvier 1683.

* *Lasnier*, habile chirurgien, mort le 30 Mai 1690.

* *Ledran*, chirurgien-major des Gardes-Françoises.

* *Lelarge*, chirurgien du dernier siècle, mort le 3 Avril 1670.

Léii, un des plus fameux & des plus laborieux historiens du XVII^e siècle.

MAILLY, cardinal, & grand protecteur de Jésuites.

* *Mauriceau*, le plus grand accoucheur du dernier siècle.

Maynard, poëte célèbre, & disciple de *Malherbe*.

- * *Méry*, premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, & grand anatomiste.
- * *Morand*, habile chirurgien, & le premier auteur de l'amputation à lambeau.
- * *Moreau*, médecin de Paris, mort le 17 Octobre 1659.
- * *Morel*, chirurgien célèbre par les élèves qu'il forma dans le XVII^e siècle.
- Morus*, un des plus célèbres ministres Protestans du même siècle.

- * *OZANE*, plus connu sous le nom du *Médecin de Chaudray*.

- * *PASSERAT*, sçavant chirurgien mort au commencement de ce siècle.
- * *Patin*, habile médecin & célèbre antiquaire.
- Patru*, célèbre avocat, & un des plus judicieux critiques du XVII^e siècle.
- Pelletier*, contrôleur-général des finances, sous Louis XIV.
- Philippe d'Orléans*, régent de France, mort en 1724.
- * *Pietre*. Ils ont été cinq de ce nom, tous médecins de la faculté de Paris.
- * *Pitard*, chirurgien du roi S. Louis, & le fondateur du collège de chirurgie.
- * *Portail*, chirurgien des rois Charles IX & Henri III.

- QUESNEL*, prêtre de l'Oratoire, qui a fait beaucoup de bruit dans le dernier siècle.

- * *RENAUDOT*, médecin du XVII^e siècle, & auteur des Gazettes.
- * *Roberdeau*, chirurgien de Gaston, duc d'Orléans.

- * *SAINT-YON*, médecin, & professeur en chymie au Jardin du Roi.

THÉOPHILE, poète françois, sous le regne de Louis XIII.

* *Thibault*, chirurgien habile, & premier de l'Hôtel-Dieu de Paris.

* *Tourbier*, chirurgien consultant de armées, sous Louis XIV.

* *Tournesfort*, un des plus grands botanistes qui ait jamais existé jusqu'à son tems.

Tels sont les principaux noms sur lesquels M. DEVAUX a exercé sa plume sçavante, & répandu les fleurs variées de sa profonde littérature. Il en reste encore plus de la moitié, que nous regrettons de ne pouvoir placer ici, crainte de donner une trop grande étendue à cette partie historique de notre Eloge. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de rapporter quelques-uns de ces noms, avec les additions faites par M. DEVAUX, nous attachant surtout aux médecins (d).

Aldrovandus. Tous les volumes qui composent l'Histoire naturelle ne sont pas de lui. L'Histoire des Oiseaux, en 3 vol. in-fol. celle des Insectes, en 1 vol. sont les seuls qu'il ait donnés au public : il a seulement fourni le modèle & le dessein des autres, comme l'a remarqué l'abbé *Gallois*, Journal des Sçavans 1668. Quoiqu'*Aldrovandus*, réduit à la dernière extrémité, soit mort à l'hôpital de Bolo-

(d) Nous croyons assez inutile de rapporter ici les articles des chirurgiens, inférés par M. DEVAUX dans son Supplément, parce qu'ils font partie de l'*Index funereus*; & il y a grande apparence que ce dernier ouvrage est postérieur au Supplément dont nous nous occupons pour le présent.

gne,

gne; il ne faut pourtant pas croire que personne n'ait secouru cet illustre naturaliste : le sénat de Bologne, le cardinal de Montalte, François-Marie duc d'Urbain, & quelques autres seigneurs d'Italie, contribuèrent à l'entretien des peintres & des graveurs qu'*Aldrovandus* faisoit travailler; mais ce philosophe ayant négligé l'économie, comme il arrive souvent aux sçavans, il eut lieu de s'en repentir vers la fin de sa vie. Le pape Urbain VIII lui composa cette épitaphe :

*Multiplies rerum formas, quas ponthus & æther
Exhibet, & quidquid promit & addit humus,
Mens haurit; spectant oculi, dum cuncta sagaci;
Aldrovande, tuus digere arte libor.
Miratur proprios solers industria fetus,
Quamque tulit moli se negat esse parem.
Obstupet ipsa simul rerum secunda creatrix;
Et cupit esse suum quod videt artis opus.*

Belestre. Piquoté de Belestre, médecin de Paris, avoit entre les mains un exemplaire d'un fameux livre intitulé, *De tribus Impostoribus*, qu'il avoit eu d'un nommé *Ricœur*, brocanteur de livres, pour dix écus. M. *Faure*, bibliothécaire de M. *Le Tellier*, archevêque de Rheims, le vint trouver, lui dit que le prélat desiroit fort avoir ce livre, & lui en offrit jusqu'à cent louis d'or, sans qu'il voulût le donner. L'archevêque vint lui-même, & offrit à M. *Belestre* jusqu'à mille écus; mais ce fut inutilement. On prétend que celui-ci étoit dans le dessein de supprimer ce livre détestable.

Bourdelot. Il étoit le neveu de l'abbé *Bourdelot*, aussi médecin de Paris. Il a fait de curieuses recherches sur la vie & sur l'histoire particulière des médecins. Ce recueil, mis, après sa mort, entre les mains du sieur *Clément*, son bibliothécaire, auroit

F

pu faire quelque chose de bon, s'il eût été confié en de meilleures mains ; aulieu que, selon les apparences, il restera inutile. Il légua, en mourant, ses yeux affligés de cataracte, pour en faire la dissection par le premier chirurgien, M. *Mareschal* ; ce qui fut fait assez inutilement.

Brayer. Nicolas Brayer, fils de Gaspard, tous deux médecins de Paris, étoit plein de sçavoir & de piété. Comme il vivoit dans le même tems que M. *Sachot*, curé de S. Gervais, dont le talent étoit excellent pour exhorter les malades à la mort, on disoit communément qu'un malade qui mouroit entre les mains de M. *Brayer* & de M. *Sachot*, avoit pour l'autre monde ses passeports en bonne forme. Ce médecin laissa de grands biens, & un fils qui est mort doyen des conseillers du parlement. Il mourut à quatre-vingts ans, le 6 Octobre 1678.

Briffot. L'Apologie de la Maniere de saigner dans la Pleurésie, publiée par ce médecin, fut imprimée à Paris, pour la première fois, en 1425. La nouvelle pratique de ce médecin excita, en Portugal, une guerre civile, qui fut aussi difficile à terminer que celle qu'on a vue, dans la faculté de médecine de Paris, à l'occasion de l'antimoine. L'affaire de *Briffot*, d'une part, & de *Denis*, médecin du roi de Portugal, de l'autre part, après bien des contestations, fut portée au tribunal de l'université de Salamance, laquelle, après un sérieux examen, jugea que l'opinion de *Briffot* étoit la pure doctrine d'*Hippocrate* & de *Galien*. Cependant *Denis* & ses partisans, qui avoient eu recours au bras séculier, avoient obtenu un arrêt qui défendoit de saigner les malades du même côté que seroit la pleurésie. L'affaire fut ensuite portée devant Charles-Quint ; & les deux partis, après s'être noircis par différens libelles, les antagonistes de *Briffot* étoient sur le point d'obtenir tout ce qu'ils pouvoient espérer de mieux,

lorsque Charles III, duc de Savoie, mourut, après avoir été saigné à l'ancienne mode. Cet accident, qui auroit dû faire triompher *Brissot* & ses partisans, n'eut cependant, par le crédit de *Denis*, d'autre effet que celui de faire pendre au croc le procès & la procédure. *René Moreau* a donné une édition de cette Apologie, avec la vie de l'auteur.

Cardan. Ce médecin astrologue fut malheureux dans sa famille. Son fils aîné fut puni de mort, pour avoir empoisonné sa femme qu'il avoit épousée par amourette. Le second fut un scélérat qu'il fut obligé de déshériter. Sa fille lui causa deux chagrins; le premier, sa dot; le second, sa stérilité. Le dernier supplice de son fils aîné pensa le faire mourir de douleur. Mais ce qu'il y a de singulier à cet égard, c'est que *Cardan* se persuadoit que son fils avoit pu impunément empoisonner sa femme, parce que, l'ayant épousée sans bien & sans honneur, il n'en avoit reçu que l'infamie du cocuage.

Fernel. Plotius, son disciple, a écrit sa vie, & remarque que le gain de ce médecin, chaque année, alloit à dix ou douze mille francs, grande somme pour-lors, sans compter les gratifications de la cour, que l'on a cru avoir été communément de dix mille écus à chaque enfant qu'eut la reine Catherine de Médicis. La naissance de ces princes & princesses, au nombre de dix, fut attribuée aux conseils de ce médecin. On trouva, après sa mort, trente mille écus d'or en especes, & en fonds trente-six mille livres de rente, qui furent partagées entre ses deux filles, dont l'aînée fut mariée à messire *Philibert Barjot*, maître des requêtes, & président au Grand-Conseil, & la cadette à un président à mortier.

En voilà assez pour donner une idée des connoissances de M. DEVAUX dans la littérature

médicinale. Si nous rapportions les autres articles de sçavans dont nous avons donné les noms, & qui sont insérés dans son Supplément, on verroit qu'il n'étoit pas moins versé dans la biographie des gens de lettres tant anciens que modernes; mais ces extraits ne sont peut-être déjà que trop longs, & nous sommes obligés de terminer enfin ici le catalogue des ouvrages composés par M. DEVAUX, ou auxquels il a eu beaucoup de part : il ne nous reste plus qu'à parler de ses traductions.

ARTICLE II.

Ouvrages traduits par M. DEVAUX.

Nombre d'auteurs grammairiens & autres se sont beaucoup étendus sur les difficultés de bien traduire les livres originaux, sur les qualités qu'exige une bonne traduction, de la part de celui qui l'a entreprise, sur les causes mêmes qui s'opposent à ce qu'une traduction quelconque égale, à beaucoup près, l'original. Nous avons cité quelques-uns de ces auteurs, nous avons parlé de quelques-unes de ces causes, dans la préface que nous avons mise à la tête de notre traduction de la Pathologie de M. *Gaubius*. Nous nous sommes sur-tout étendus sur ce qu'exigent principalement les traductions des ouvrages de médecine; & nous avons conclu, d'après un examen réfléchi, & d'après le sentiment d'un auteur accredité de nos jours, que la maniere de traduire varie autant que les

ouvrages mêmes, & que le point principal est de s'attacher à rendre, le plus parfaitement qu'il est possible, le sens & l'esprit de son auteur; mais que cette règle générale demande une exactitude scrupuleuse; ou souffre une liberté plus grande dans le style & l'arrangement des périodes.

Malgré ces principes, que nous avons cru devoir répéter ici, parce que M. DEVAUX les connoissoit autant qu'un autre, & parce qu'il les a suivis très-exactement dans ses traductions, il a été accusé d'avoir fait de mauvaises traductions, d'avoir entrepris au-dessus de ses forces, d'avoir enfin travesti en mauvais françois de bon latin. Ce reproche, qui lui a été fait par un auteur grave (e), & dont les décisions

(e) M. Astruc, dans son *Traité des Maladies vénériennes*, Tome II, pag. 10-13, après avoir fait l'éloge de la traduction des *Maladies vénériennes* de *Musitan*, faite par M. DEVAUX, & des notes qu'il y ajoutées, dit: *Ex quibus noluerim tamen judicium duci de cæteris scriptis medicis non paucis, quæ ab eodem DEVAUX gallicè versa sunt, quippè minimè nescius, eundem pleraque contaminasse, & malè vertendo ex latinis bonis, gallica sæpius fecisse non bona.* Plus bas, à l'article DEVAUX, il dit: *Vir fuit nec sinè ingenio, nec sinè litteris, sed qui fuisset laudabilior, si sese novisset ipse melius, nec unquam viribus majora ausus esset.* Ainsi M. Astruc dit sçavoir très-bien que M. DEVAUX a gâté la plupart des ouvrages qu'il a traduits, & en les traduisant mal, a fait souvent du mauvais françois de bon latin. En tout cas, il y a apparence que le public étoit bien dupe de prendre de préférence du mauvais françois, après les différentes éditions que presque tous ses ouvrages ont eu. Quant à ce qui regarde ce qu'ajoute M. Astruc, que DEVAUX eût été plus louable, s'il se fût mieux connu, & n'eût jamais rien entrepris au-dessus de ses forces; je ne vois pas trop sur

en médecine ont été & sont encore regardées comme des oracles, mérite d'autant plus d'être relevé, qu'il est consigné dans un ouvrage public, & que d'ailleurs il n'est pas d'une exacte vérité. Nous avons voulu nous assurer par nous-même si ce reproche étoit bien fondé; & malgré toute la considération que nous portons à la mémoire de l'illustre médecin qui l'a fait, nous sommes en état d'affirmer nos lecteurs que les traductions de M. DEVAUX sont aussi exactes qu'elles peuvent l'être; qu'excepté certaines fautes dont les meilleures traductions ne sont pas exemptes, le traducteur a presque toujours assez bien rendu le sens de l'auteur qu'il traduisoit, & qu'on ne peut lui reprocher que de s'être trop restreint à la lettre, dans certaines circonstances; ce qui vaut encore mieux que d'avoir allongé son texte, au risque d'en altérer le sens. Ces réflexions préliminaires nous ont paru nécessaires avant d'entrer dans la discussion de ces mêmes ouvrages, à laquelle nous allons maintenant nous livrer.

lequel de ses ouvrages cette inculpation tombe, puisqu'excepté le premier, *Le Médecin de soi-même*, qui peut-être n'étoit pas tout-à-fait dans son genre, tous les autres avoient rapport à la profession qu'il exerçoit, & ont été reçus du public avec avidité. M. DEVAUX n'a donc rien entrepris au-dessus de ses forces; & les reproches de M. Astruc à cet égard, ainsi qu'à l'égard de ses traductions, sont absolument déplacés, & prouvent seulement que les grands génies ne sont pas plus à l'abri que les autres de cet esprit de corps, qui rend ennemis, en public, des gens qui, dans le particulier, ont les uns pour les autres une singulière estime. On sçait que M. Astruc a donné, pendant sa vie, plus d'un exemple de cette prévention.

I. *Nouveaux Elémens de Médecine, ou Réflexions physiques sur les divers états de l'Homme, divisées en trois parties : la première traite du Corps humain & de ses Opérations ; la seconde, des Maladies, de la Mort, & de leurs Causes ; & la troisième, des Moyens de prolonger la Vie & de conserver la Santé.* Par Corneille Bontekoë, *Hollandois, docteur en médecine, conseiller, premier médecin de S. A. E. de Brandebourg, & professeur à Francfort-sur-l'Oder; nouvellement traduit en françois, par un maître chirurgien (f). A Paris, chez d'Houry. 1698.* Voilà la première traduction de M. DEVAUX. Il y avoit dix ans que l'auteur de l'ouvrage étoit mort lorsqu'il la publia. Cet ouvrage est traduit de l'hollandois. M. DEVAUX a mis à la tête la vie de *Bontekoë*. Il y a joint une courte dissertation où il prouve solidement qu'il n'y a point d'année climatérique, & que la soixante-troisième année de la vie n'est pas plus fatale que les autres. Il a ajoûté des éclaircissémens sur sa traduction, 1^o au sujet des changemens qu'il a faits, en ce qu'il a

(f) On trouve souvent à la tête des ouvrages de M. DEVAUX ces mots, *Par un Maître Chirurgien*, ou les lettres initiales *J. D. V.* parce qu'il n'étoit pas curieux de mettre son nom au frontispice de ses livres. Avoit-il tort ? avoit-il raison ? c'est ce qu'il n'est pas nécessaire ici de discuter. Nous dirons seulement qu'il nous paroît, en général, plus dans l'ordre de mettre son nom à la tête de tous les ouvrages que l'on publie, sur-tout quand ces ouvrages traitent de quelque science. Celui qui craint la lumière, est souvent celui qui en a le plus besoin : & qui lui en donnera, s'il n'est pas connu ? Il n'est que trop de gens qui ont un intérêt particulier à ne pas paroître les auteurs de certains écrits, sans que les sçavans se mettent dans le cas d'en augmenter le nombre.

supprimé plusieurs invectives de l'auteur contre ses antagonistes, avec lesquels il ne gardoit aucunes mesures; 2^o au sujet de quelques passages qui sembloient se contredire les uns les autres, & que le traducteur éclaircit; 3^o au sujet de la durée de la vie des hommes, sur laquelle l'auteur ne paroïssoit pas trop d'accord avec lui-même.

Bontekoë a ajouté à la fin de ses Elémens trois petits traités; le premier, sur ce qu'on nomme *la nature*; le second, sur l'expérience; & le troisième, sur la certitude qu'il y a dans la médecine & la chirurgie. Les preuves données par l'auteur dans ce troisième traité, quant à la certitude de la médecine, n'ont pas elles-mêmes toute la certitude & l'évidence qu'elles exigeroient pour établir sa proposition. Mais ce que *Bontekoë* n'a pas fait, d'autres auroient bien de la peine à l'exécuter; & , quelque chose qu'on dise, il ne sera jamais aussi aisé de démontrer la certitude de telle méthode à employer pour le traitement d'une fièvre maligne, comme il l'est de démontrer que le seul moyen de rendre la santé à un homme qui a la jambe cassée, est de réduire l'os fracturé.

Le libraire a cru, plutôt pour compléter son second volume qui eût été fort petit en comparaison du premier, que pour réellement obliger le public, devoir y ajouter un *Discours physique de M. Hunauld, médecin, sur les Propriétés de la Sauge, & sur le reste des Plantes aromatiques; dans lequel, par occasion, on traite de la Dissolution des Corps & de la Déjection des Alimens dans l'Estomac*. Il paroît même que c'étoit contre l'aveu de

M. DEVAUX, car je trouve, dans un Mémoire dont j'ai déjà parlé ailleurs, qu'il ne voulut pas corriger les épreuves de ce Discours.

II. *Nouvelle Pratique médicinale de Gladbach, docteur en médecine, où il est traité de la Fièvre, du Scorbut, de la Cachexie & du Catarrhe, avec les Remèdes qui conviennent à leur guérison; ouvrage utile aux médecins & aux chirurgiens, traduit par M. DEVAUX, maître chirurgien de Paris, & ancien prévôt. 1 vol. in-12. 1704.* « Les Elémens de » Médecine du fameux *Corneille Bontekoë*, dit » M. DEVAUX dans son avertissement, dont on » donna la traduction il y a cinq ou six années, » ont été assez bien reçus pour faire désirer une » pratique qui fût conforme au système de cet » excellent auteur. » Il a eru trouver cette pratique dans celle que publia en latin, en 1694, *Gladbach*, médecin à *Creutznac*. Dans cette traduction, M. DEVAUX ne s'est attaché, ainsi qu'il le dit lui-même, qu'à rendre à la lettre le sens de l'auteur, qu'il auroit eu peur d'affoiblir, en voulant donner à son ouvrage des ornemens dont il ne se reconnoissoit pas capable de l'enrichir (g). L'approbation de cet ouvrage, donnée par M. *Andry*, faisoit mention d'une traduction des Opuscules de *Bontekoë*, sçavoir, une Differtation sur les Fièvres; des Fondemens de

(g) Un traducteur, qui agiroit ainsi actuellement, seroit fort mal reçu; car c'est, comme le dit M. de *Voltaire*, dans son Discours à l'Académie Française, un des progrès de la raison humaine dans ce siècle, qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur, & qu'il sçache lui rendre justice comme à un contemporain.

Médecine, & un petit Traité du Phlegmon. Le libraire même avoit fait mettre au bas de cette approbation, que ces Opuscules seroient incessamment mis sous presse. Cependant ces ouvrages n'ont pas paru; il n'est pas fait mention au moins que M. DEVAUX les ait traduits.

III. *Traité de la Maladie vénérienne, & des Remèdes qui conviennent à sa guérison, de Charles Musitan, médecin de Naples, nouvellement traduit, avec des Remarques, par M. D. V.***, maître chirurgien juré de Paris. A Paris, chez Ganeau. 2 vol. in-12. 1711.* Charles Musitan, qui a écrit ce traité en latin, étoit fort renommé à Naples pour le traitement des maux vénériens. Sa vie se trouve à la tête de cette traduction. Nous ne pouvons mieux prouver la bonté de l'original, la fidélité de la copie, & la justesse des remarques critiques qui y sont jointes, qu'en rapportant ici une partie de l'approbation des censeurs de cet ouvrage, M. Geoffroy, médecin de la faculté de Paris, & de l'Académie des Sciences, dit : « Cet » ouvrage est d'autant plus utile, qu'il remédie » à deux maux également communs, la vérole, » & l'ignorance de ceux qui se mêlent de la traiter. Le peu de bons livres qui ont été écrits en » françois sur cette matiere, faisoit souhaiter de » voir cet ouvrage paroître en notre langue; & » le traducteur a suppléé, par ses sçavantes remarques, à ce qui pouvoit manquer à son auteur, soit en ajoûtant tout ce qu'une longue » expérience & une profonde méditation ont pu » lui acquérir de connoissances sur ce sujet, soit » en apportant à la méthode de son auteur les

» changemens que la différence des climats obli-
 » geoit d'y apporter. On trouvera dans ce livre
 » de solides raisonnemens sur la nature & les
 » causes des maladies vénériennes, & de très-
 » bonnes instructions pour leur traitement.» M.
Livre dit : « La traduction est exacte, les remar-
 » ques du traducteur sont judicieuses ; & il y a
 » dans tout l'ouvrage du brillant & du solide. »
 Ces témoignages ne seront pas suspects : ils
 viennent de personnes dont on sçait que M. DE-
 VAUX ne s'étoit pas fait l'ami, lorsqu'il publia
 le Médecin de soi-même (h).

IV. Nous croyons devoir mettre au nombre
 des traductions de M. DEVAUX celle qu'il a faite
 de son propre ouvrage, c'est-à-dire, de l'*Index
 funereus*, qu'il traduisit en françois, en y ajoû-
 tant beaucoup de remarques, beaucoup d'anec-
 dotes qui ne se trouvent pas dans l'original la-
 tin ; ce qui nous fait souhaiter encore une fois
 que quelqu'un en donne une nouvelle édition,
 tant en latin qu'en françois, avec la suite de-
 puis 1729.

V. *Deux Dissertations médicales & chirurgi-
 cales, l'une, sur la Maladie vénérienne, & sur une
 Méthode particuliere de la traiter par les frictions ;*

(h) Il n'est pas hors de propos de joindre encore ici le
 témoignage de M. Astruc. Ce sçavant médecin, parlant de
 l'ouvrage de Charles Musitan, dans son *Traité de Morbis
 venereis*, à la liste des auteurs, dit : *Hunc Musitani tracta-
 tum gallicè redditum edendum curavit Trivoltii, anno 1711,
 JOANNES DEVAUX, chirurgus Parisiensis, suisque ad-
 notationibus haud indoctis ita auxit, ut ea editio editioni la-
 tinae multum præstet.*

l'autre, sur la Nature & la Curation des Tumeurs. Par M. Deidier, conseiller-médecin du roi, chevalier de l'ordre de S. Michel, professeur royal en chimie en l'Université de Montpellier, de la Société royale de Londres, & médecin consultant de la ville de Marseille. Traduction françoise, par un chirurgien de Paris, sur l'édition latine imprimée à Londres en l'année 1723. A Paris, chez d'Houry. 1 vol. in-12. 1725. Les éditions multipliées, tant en France que dans les pays étrangers, de ces deux Dissertations, ont engagé M. DEVAUX à les traduire. Elles ne sont certainement pas sans mérite; mais il s'en faut bien qu'elles traitent à fond la question: la seconde même, quoique plus étendue, n'approche pas de tout ce qui a été écrit sur la même matière, depuis le tems où elle a été publiée. Boerrhaave & Wans-Wieten en disent plus en quatre pages, que M. Deidier dans toute sa Dissertation, qui est pourtant de 225 pages.

VI. *L'Abrégé anatomique de maître Laurent Heister, professeur d'anatomie & de chirurgie à Altorf, qui comprend, en peu de discours, tout ce qui concerne l'Anatomie du Corps humain; traduction nouvellement faite sur la seconde édition de cet Abrégé, imprimée à Altorf & à Nuremberg, en l'année 1719, que l'auteur a corrigée & beaucoup augmentée, avec des figures, par un chirurgien de Paris. 1 vol in-12. Chez Lottin, à Paris. 1724. « J'ai » cru, dit M. Burette, censeur de cet ouvrage, » qu'une version fidèle de cet excellent original, » faite par un homme de la profession, à qui » divers ouvrages de ce genre ont déjà fait hon-*

» neur dans la république des lettres, ne pouvoit
 » manquer d'être fort utile aux jeunes chirurgiens,
 » & par conséquent très-digne de l'impression » M. DEVAUX, après un extrait de la préface de l'auteur, dit avoir été détourné de la donner traduite toute entière, moins à cause de sa longueur excessive, que parce que la variation des sentimens d'*Heister* au sujet de *Vertheyen*, ne lui a pas paru supportable. Cet auteur, en effet, après avoir fait un grand éloge de *Vertheyen* au commencement de sa préface, en disant que c'est un homme célèbre, qui a dit dans son livre de fort bonnes choses, qui a fait honneur à l'anatomie, qu'il s'est justement acquis l'estime de tous les sçavans, emploie, au milieu de cette même préface, plus de vingt pages à déclamer contre cet anatomiste, & à relever, avec le plus aigre acharnement, ses erreurs, ses omissions, & ses prétendues bévues. M. DEVAUX s'éleve avec raison contre cette contrariété de sentimens dans un même discours; & c'est à ce sujet qu'il applique ce vers de Virgile : *Tantane animis caelestibus ira?* en le traduisant ainsi : « Des gens spirituels font-ils si pleins de fiel? » C'est aussi ce qui lui a attiré une critique de la part de M. *Andry*, dans le Journal des Sçavans du mois de Juin 1726, en parlant d'un autre ouvrage qui n'avoit aucun rapport ni avec l'anatomie d'*Heister*, ni avec son traducteur, & qui d'ailleurs ne paroissoit que deux ans après celui-ci.

L'ouvrage que ce médecin cynique choisit pour en faire comme son champ de bataille, est, comme nous l'avons déjà dit plus haut, le second tome du *Guidon du Chef-d'œuvre de*

S. Cosme, par le sieur *Janson*, ouvrage presque aussi-tôt oublié que né. Il reprend M. DEVAUX sur la manière dont il traduit le vers de *Virgile*, & lui fait une espèce de crime de n'avoir pas dit, avec *Boileau* : « Tant de fiel entre-t-il dans » l'ame des dévots ? » Mais, en bonne foi, cette traduction convenoit-elle à son sujet ? Est-ce des dévots qu'il parle dans sa préface ? Il se plaint des excès de deux hommes d'esprit, de deux sçavans, dont l'un maltraite l'autre un peu trop durement : il ne devoit donc les considérer, comme il a fait, que comme sçavans, & par rapport à leur esprit. C'étoit bien là le cas de dire à *Andry*, avec ce même *Boileau* qu'il étoit fâché qu'on n'eût pas copié : « La critique est » aisée, mais l'art est difficile. » Au reste, la critique du docteur parut à peine, qu'elle fut relevée par un ami de M. DEVAUX. C'est à cette occasion que l'abbé *Goujet* fit insérer dans les Mémoires de Littérature du P. *Desmolets*, cette Lettre dont nous avons parlé plus haut, que plusieurs personnes ont faussement attribuée à M. DEVAUX. Le Journal parut le premier du mois de Juin, & la Lettre est datée du 10.

VII. *Les Aphorismes d'Hippocrate, expliqués conformément au sens de l'auteur, à la pratique médicale, & à la mécanique du corps humain. Traduction françoise, sur la version latine d'un auteur anonyme, imprimée à Paris en 1723. A Paris, 2 vol. in-12. Chez d'Houry, 1725.* L'auteur latin, qui n'est pas ici nommé, est M. *Hecquet*. « J'ose » me flatter, dit M. DEVAUX, dans son avertissement placé après une longue préface de

» l'auteur, que l'anonyme à qui on attribue la
 » version latine, médecin très-pieux, très-éclairé,
 » & très-zélé pour l'avancement de tous ceux
 » qui exercent sa profession, comme il le mar-
 » que à la fin de sa préface, ne me sçaura pas
 » mauvais gré qu'un zèle pareil au sien pour
 » ceux qui exercent la chirurgie, dont je fais
 » profession depuis plus de soixante ans, m'ait
 » porté à une entreprise dont l'honneur & l'uti-
 » lité se rapporteront toujours à leur original,
 » comme à leur principe, préférablement à la
 » copie. » Ce passage prouve la modestie de
 M. DEVAUX ; mais il paroît que, si l'original a
 été fort recherché, la copie ne l'a pas été moins ;
 & , quoique le censeur n'en ait fait aucun éloge
 dans son approbation, ce dont on ne fera pas
 étonné, quand on sçaura que ce censeur étoit
 M. Andry, elle a eu beaucoup de cours, puisque
 le libraire en a donné une seconde édition en
 1727, deux ans seulement après la première,
 quoique sans aucun changement.

VIII. *Abrégé de toute la Médecine pratique, &c.*
 par M. J. Allen, docteur en médecine ; traduction
 françoise d'un chirurgien de Paris, avec la Méthode
 de Sydenham, & quelques Formules conformes à la
 pratique françoise. 3 vol. in-12. A Paris, chez
 Huart, 1728. Le but que s'est proposé M. DE-
 VAUX, en traduisant cette médecine pratique
 du docteur Anglois, a été, comme il le dit lui-
 même dans son avertissement, de mettre les chi-
 rurgiens des bourgs & villages en état de con-
 sultier les médecins de leur voisinage, & de trai-
 ter même avec plus de sûreté & de succès les

habitans des campagnes les plus reculées ; en leur adminiftrant les remèdes qu'il a inférés à la fin de fon troifieme volume , & qui lui ont été communiqués la plûpart par M. *Morand* , tels qu'on les emploie à l'hôtel royal des Invalides. Les éditions multipliées de cet ouvrage ont prouvé & le bon choix que M. DEVAUX avoit fait en le traduisant, & la fupériorité des préceptes qu'il renferme. L'édition qui fuit celle de M. DEVAUX fut donnée, en 1737, par M. *Boudon*, docteur en médecine, en 6 volumes in-12. En 1741, autre édition en 7 volumes in-12, donnée par les libraires feuls, qui firent deux volumes du dernier de l'édition précédente, & d'autres changemens. Enfin, le même M. *Boudon* en donna une dernière édition, en 1752, avec beaucoup d'additions & corrections, auffi en 7 volumes in-12, & dédiée à M. *Chycoineau*, premier médecin du roi.

Nous fommes ici dans le cas de faire à M. *Boudon* le même reproche que nous lui avons fait, en parlant de l'*Anatomie de Palfin*, à la publication de laquelle M. DEVAUX contribua beaucoup. Voici ce qu'il dit, p. 7 de fa préface, édit. de 1737 :

» La premiere édition françoife de cet ouvrage a
 » été donnée par un chirurgien d'un âge très-
 » avancé; & elle s'est trouvée pleine de fautes
 » confidérables, de l'aveu de tous les connoif-
 » feurs. 1^o J'ai corrigé un nombre infini de fau-
 » tes de la traduction précédente; 2^o j'ai traduit
 » fur l'édition précédente, en anglois, imprimée
 » à Londres en 1730, &c. » Nous ne pouvons
 nier qu'il n'y eût des fautes dans la traduction
 de M. DEVAUX; mais, à entendre le fieur *Bou-*
don,

non, elle ne méritoit seulement pas la peine d'être lue. Tous les connoisseurs, quoiqu'il en appelle à leur témoignage, ne feront sûrement pas de son avis ; & quand la première traduction seroit défectueuse, au moins devoit-on des remerciemens au traducteur qui le premier a donné l'idée de publier un ouvrage réimprimé depuis plusieurs fois. L'âge avancé de M. DEVAUX n'est pas une raison pour croire qu'il ait dû mal faire : il est, au contraire, plus que probable qu'il devoit alors mieux faire, parce que, joignant une longue expérience à une théorie réfléchie, ses idées ont dû être plus justes (i).

IX. Les cinq ouvrages ou traductions dont il nous reste à parler, n'ont point paru du vivant de M. DEVAUX, quoique l'approbation du censeur (M. Andry) ait été donnée pour tous avant la mort de ce célèbre chirurgien ; leur date étant la même, c'est-à-dire du 2 Janvier 1729, excepté celle de l'*Emménologie*, qui n'est que du 23 Avril, & M. DEVAUX étant mort le 2 Mai. Mais il paroît que le libraire *Osmont*, qui en a imprimé quatre, & *Clouzier*, qui a imprimé l'autre, en étoient déjà chargés ; car le privilège de tous ces ouvrages a aussi la même date, & est du 15 Mai, onze jours après la mort

(i) Nous avons oublié de faire remarquer qu'on voit à la tête du premier volume de la traduction de M. DEVAUX, une assez belle gravure qui représente *Esculape* sous l'image de la Santé, avec ces deux vers au bas de l'estampe :

*Quas Deus agrotis offert Epidaurius herbas,
Ipsa Salus certâ miscuit ante manu.*

G

de notre auteur. Le premier de ces Traités, qui parut la même année de sa mort, est celui-ci : *Traité de la Vertu des Médicamens, traduit du latin de M. Herman Boerrhaave, par M. DEVAUX, maître chirurgien juré à Paris, & ancien prévôt de sa compagnie. 1 vol. in-12. A Paris, chez les freres Osmont, 1729.* M. DEVAUX, rendant compte de cette traduction, dit dans son avertissement :
 » S'il arrive que les commençans en tirent quel-
 » qu'utilité, j'aurai d'autant moins de regrets au
 » tems que j'ai employé à le mettre en langue
 » vulgaire, qu'étant parvenu à ma quatre-ving-
 » tième année, il y a bien de l'apparence que ce
 » sera mon dernier travail, un âge si avancé ne
 » me permettant pas d'espérer que je puisse, à
 » l'avenir, rien entreprendre de plus en leur con-
 » sidération. » On voit, par ce passage, que M. DEVAUX a toujours été en action jusqu'à sa mort : tant il est vrai que l'homme studieux, & sur-tout celui qui professe une science aussi étendue que la nôtre, ne regarde de bien employé que le tems qu'il met à acquérir de nouvelles connoissances, & à orner son esprit de tout ce que la nature, aidée du travail & de l'art, offre continuellement à la scrupuleuse curiosité de ses recherches !

X. *Traité des Maladies aiguës des Enfans, avec des Observations médicales sur les Maladies & sur d'autres Matieres très-importantes, & une Dissertation sur l'origine, la nature & la curation de la Maladie vénérienne; traduit du latin de M. Gauthier Harris, médecin du roi d'Angleterre, sur la seconde édition imprimée à Londres en 1705, par M. DEVAUX,*

maître chirurgien juré à Paris, & ancien prévôt de sa compagnie. 1 vol. in-12. A Paris, chez Osmont, 1730.

Il est assez d'usage de mettre les enfans en nourrice, aussi-tôt après leur naissance, dans des villages plus ou moins éloignés des grandes villes, où ils peuvent, bientôt après, être attaqués de diverses maladies, par une infinité de causes différentes; ils tombent souvent alors entre les mains de gens peu instruits dans la théorie & dans la pratique médicinale, plus difficiles encore à exercer sur ces corps délicats que sur des adultes; ils deviennent en conséquence les tristes victimes de l'impéritie & de l'ignorance de ceux auxquels on s'adresse pour les traiter; il n'en falloit pas moins pour déterminer M. DEVAUX à traduire l'ouvrage d'*Harris*, afin que les chirurgiens eussent un bon guide pour se conduire dans le traitement des maladies aiguës des enfans. On trouve en effet dans ce livre des notions justes de ces maladies; & la méthode sensée de cet auteur fournit des secours prompts & faciles pour les terminer heureusement, & sauver par-là beaucoup de ces enfans qui meurent prématurément, tandis qu'ils auroient pu augmenter le nombre des citoyens, & se rendre utiles à l'Etat, dans la profession qu'ils auroient embrassée.

Les maladies importantes, sur lesquelles on trouve des observations dans le livre de *Gauthier Harris*, sont l'épilepsie, la paralysie, le diabète, une plaie au poumon très-singulière, des vers qui causent la petite-vérole, l'esquinancie, la petite-vérole, l'affection hystérique, la colique, & enfin les hémorrhoides. Quant au petit traité

sur le mal vénérien, qui termine le volume, & qui contient 25 pages, outre qu'il est fort succint, & effleure à peine la matière, c'est plutôt un traité de morale sur ce mal, qu'un traité de médecine; & il ne peut mériter une place parmi les nombreux ouvrages écrits sur cette honteuse maladie.

XI. *Traité de la Nature, des Causes, des Symptômes, & de la Curation de l'Accident le plus ordinaire du Mal vénérien; par M. Guillaume Cokburn, docteur en médecine, & de la Société royale de Londres; traduit sur l'édition latine, imprimée à Leyde en 1717, par M. DEVAUX, maître en chirurgie, & ancien prévôt de sa compagnie. 1 vol. in-12. A Paris, chez Clouzier, 1730.* Entre les accidens du mal vénérien, la gonorrhée est, comme le remarque très-bien M. DEVAUX dans son avis, le plus fréquent & celui qui fait plutôt connoître aux courtisans de l'impudique Vénus, que le culte qu'ils ont rendu à cette ingrate divinité ne l'a pas prévenue à leur avantage. La plus prompte ressource qu'ils aient, dans leur disgrâce, est de s'adresser aux chirurgiens, pour arrêter, autant qu'il est possible, les progrès & les suites funestes de cette infâme maladie. C'est ce qui a engagé M. DEVAUX à traduire ce traité, dont les éditions multipliées attestoient le mérite, & dans lequel on trouve en effet tout ce qu'on peut desirer de mieux sur la nature, les causes, les symptômes & le traitement d'un mal dont on n'a que trop éprouvé les ravages, depuis trois siècles, dans presque toutes les parties de l'univers,

XII. *Traité des Maladies qui arrivent aux Parties génitales des deux sexes, & particulièrement de la Maladie vénérienne; par M. Jacques Vercelloni, docteur en médecine de la ville d'Ast, en Piémont; traduit sur l'édition latine de Leyde de 1722, par M. DEVAUX, maître en chirurgie, & ancien prévôt de sa compagnie. 1 vol. in-12. A Paris, chez les freres Osmont, 1730.* Cet ouvrage, postérieur à celui de Charles Musitan, sur la même matière, dont M. DEVAUX donna la traduction en 1711, comme nous l'avons dit plus haut, méritoit pour le moins autant que ce traducteur infatigable s'en occupât aussi, le docteur Italien ayant encore traité plus à fond la doctrine des causes & des signes de la vérole. Ce n'est pas que ce traité soit absolument bon; car, à s'en rapporter à M. Astruc, juge compétent sur cette matière, il y a encore plus de mauvais que de bon. Mais il étoit un des meilleurs pour le tems où il parut; & cela a dû suffire à M. DEVAUX pour le traduire.

XIII. Nous voici enfin parvenus à la dernière traduction de M. DEVAUX, dont le titre est : *Emménologie, ou Traité de l'Evacuation ordinaire aux Femmes, où l'on explique les Phénomènes, les Retours, les Vices, & la Méthode curative qui la concernent, selon les loix de la mécanique; par M. Freind, docteur en médecine, &c (k). Traduction*

(k) M. Freind étoit un célèbre médecin Anglois. Il est sur-tout connu par sa sçavante Histoire de la Médecine, dont la première partie parut en 1725, & la seconde en 1726. On a, en outre, de lui des Leçons de Chymie, un Traité de la Fièvre, & une Lettre à M. Méad, sur la pé-

françoise, par M. DEVAUX, maître en chirurgie, &c.
 1 vol. in-12. A Paris, chez les freres Osmont, 1730.
 » Il n'y a personne, dit M. DEVAUX, pour peu
 » qu'il soit versé dans le traitement des mala-
 » dies, qui ne sçache, tant par raison, par l'au-
 » torité d'*Hippocrate* & des plus célèbres méde-
 » cins, que par sa propre expérience, que,
 » si l'évacuation particuliere au sexe féminin
 » maintient les femmes dans une santé parfaite,
 » quand elle se fait chez elles régulièrement &
 » selon l'ordre de la nature, le retardement, la
 » diminution ou la suppression totale de cette
 » évacuation sont aussi les causes les plus ordi-
 » naires & les plus fréquentes de la plûpart des
 » maladies qui leur arrivent durant le cours de
 » leur vie. Comme les femmes qui en sont atta-
 » quées ne sont pas toujours à portée de ces se-
 » cours puissans qu'on trouve dans les grandes
 » villes seulement, & que quelquefois elles sont

tite-vérole. Il naquit, en 1675, à Corton, dans la pro-
 vince de Northampton. Il fut élevé dans l'école de West-
 minster, sous le docteur *Rusby*, & acheva ses études à
 Oxford, où il fut professeur de Chymie en 1704. Il suivit,
 en 1705, le comte de Péterboroug en Espagne, & fut
 médecin de l'armée. Il eut le même emploi auprès du duc
 d'Ormond, dans la campagne de Flandres, en 1712. *Freind*
 ayant assisté au parlement, en 1722, comme membre du
 bourg de Lancelton, il s'éleva avec force contre le ministere;
 ce qui le fit accuser de haute trahison, & renfermer,
 au mois de Mars de la même année, à la tour de Londres.
 Il fut ensuite premier médecin de la princesse de Galles,
 depuis reine d'Angleterre, qui eut toujours pour lui une
 estime particuliere. Il mourut fort riche, à Londres, au
 mois de Juillet 1728, âgé de 53 ans. Ses Œuvres ont été
 recueillies & imprimées dans la même ville, in-folio, en
 1733.

» obligées de confier leur traitement à des gens
» qui souvent augmentent leurs maux au lieu de
» les diminuer, il étoit nécessaire de publier, en
» langue vulgaire, un ouvrage où les gens les
» moins instruits pussent prendre des notions
» claires & certaines sur le traitement des ma-
» ladies causées par le dérangement des règles. »
C'est ce qui a engagé M. DEVAUX à traduire
l'*Emménologie* de M. *Freind*, qui renferme les dé-
tails les plus suivis & le traitement le plus sûr
qui convienne à ces sortes de maladies. D'ail-
leurs cet ouvrage est fondé sur les préceptes des
plus grands maîtres; & on est satisfait de voir
l'auteur, en finissant, dire: « Je n'estime donc
» pas avoir donné un léger appui à cet ou-
» vrage, d'avoir presque toujours rendu *Hippo-*
» *crate* garant de mes sentimens. »

F I N.